This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

848
B20
S76d
B 980,953

UN DERNIER CHAPITRE

DE

L'HISTOIRE DES ŒUVRES

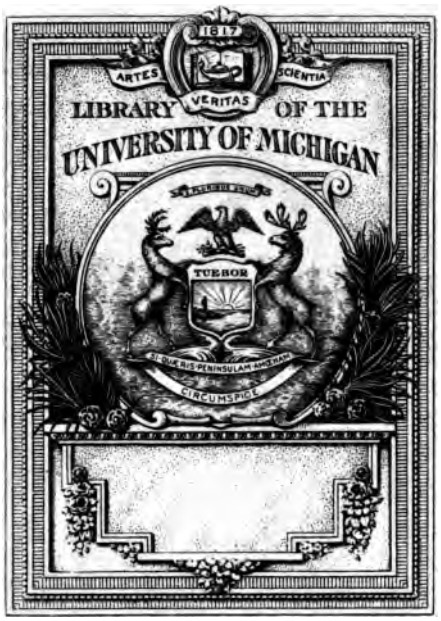
DE H. DE BALZAC

PAR

CHARLES DE LOVENJOUL

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS

1880


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

UN DERNIER CHAPITRE

DE

L'HISTOIRE DES ŒUVRES

DE H. DE BALZAC

DU MÊME AUTEUR :

CHEZ CHARPENTIER

LE ROCHER DE SISYPHE, poésies. . . . . 1 vol. in-12.

CHEZ CALMANN LÉVY

ÉTUDES BIBLIOGRAPHIQUES SUR LE XIXe SIÈCLE

I

HISTOIRE DES ŒUVRES DE H. DE BALZAC. . . . . 1 vol. in-8

EN PRÉPARATION, chez CHARPENTIER :

II

HISTOIRE DES ŒUVRES DE THÉOPHILE GAUTIER, avec lettres, fragments inédits, variantes de ses poésies, etc. . . 2 volumes.

Spoelberch de Lovenjoul, Charles Victor
Comte

UN DERNIER CHAPITRE

DE

L'HISTOIRE DES ŒUVRES

DE H. DE BALZAC

PAR

CHARLES DE LOVENJOUL

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS

1880

548
320
576d

Rom Lang.
Nijet
11-27-34
29648

Des circonstances tout à fait indépendantes de la volonté de l'auteur ne lui ont pas permis d'insérer à leur place, dans son *Histoire des œuvres de H. de Balzac*, les documents suivants.

Désirant cependant, en bibliographe scrupuleux, être aussi complet que possible, et permettre aux lecteurs de joindre à son ouvrage toutes les notes et toutes les citations qu'il croit opportunes, il s'est décidé à les publier à part.

Il est inutile d'ajouter qu'il ne prend parti ici pour ou contre personne, et qu'il se borne absolument à recueillir des renseignements dont il n'affirme pas l'exactitude, et à citer des pages livrées depuis longtemps à la publicité sans se faire à aucun degré non plus leur défenseur, et sans prétendre en rien nier ou prouver les faits qu'elles relatent. Il n'en est ni l'auteur ni le garant, et en rassemblant ces détails et ces documents littéraires, dont il indique d'ailleurs toutes les sources, il s'attribue seulement le modeste rôle de compilateur, lequel met sous les yeux du public, sans les juger, les principales pièces relatives à un sujet qu'il présume intéressant.

L'admiration de l'auteur de ce travail pour le grand écrivain n'est pas en cause non plus; il pense l'avoir suffisamment prouvée en entreprenant à son sujet la considérable étude bibliographique dont il s'agit; il croit, en outre, que ni la mémoire ni le caractère de l'auteur de la *Comédie humaine* ne peuvent en rien être atteints par ces citations, pas même par les pages tirées de la *Revue de Paris*, car elles furent inspirées à ce recueil, par la

crainte d'abord, et ensuite par le dépit de la perte du procès dont elles parlent.

On peut voir, du reste, de quelle façon Balzac y a répondu dans la préface du *Lys dans la vallée* [1], et cette réplique ayant été conservée avec raison dans ses œuvres complètes, il ne peut donc exister de motif pour ne pas recueillir aussi les articles qui l'ont précédée, surtout lorsqu'il s'agit, comme ici, de compléter un travail qui n'est ni une *apologie* ni une *biographie*, mais uniquement l'*histoire des œuvres* d'un écrivain célèbre.

1. Voir page 428 du tome XXII des *Œuvres complètes* de H. de Balzac. Édition Lévy. In-8, 1869-1876.

UN DERNIER CHAPITRE

DE

L'HISTOIRE DES ŒUVRES

DE H. DE BALZAC

I

H. DE BALZAC ET *LA REVUE DE PARIS*[1]

I

Le procès que la *Revue de Paris* intente à M. Balzac a été appelé vendredi à la première chambre. M. Chaix-d'Estange, avocat de la *Revue,* a prononcé un brillant plaidoyer, qui a fait sensation sur l'auditoire. Le tribunal a remis à quinzaine pour prononcer son jugement. Le temps nous manque pour donner aujourd'hui l'histoire de ce procès ; nous la donnerons franche et complète dans notre livraison de dimanche prochain. Nous avons jusqu'ici gardé le silence sur nos débats avec M. Balzac ; nous espérions le garder toujours. Nous regrettons d'être dans la nécessité d'initier le public à ces tristes épisodes de la vie littéraire ; mais ce n'est pas la patience qui nous a manqué. Ce ne sera pas notre faute non plus si les faits parlent haut ; l'éloquence des faits ne nous appartient pas.

Revue de Paris, du 22 mai 1836.

II

LA REVUE DE PARIS ET DE M. DE BALZAC.

Nous l'avons déjà dit : nous aurions voulu garder le silence sur nos débats avec M. Balzac : il nous répugnait, et il nous répugne encore de divulguer cer-

1. Ces trois articles sont passés dans la *Revue de Paris* des 22, 29 mai et 5 juin 1836, et sont ralatifs à son procès avec M. de Balzac dont l'historique forme la préface du *Lys*

tains détails intimes que nous espérions laisser dans l'ombre ; car nous n'aimons ni ne voulons le scandale.

Mais la *Revue de Paris* a promis, pendant plus d'un an, la fin de *Séraphita* et elle ne l'a pas donnée.

La *Revue* a également promis, dans les premiers mois de 1835, les *Mémoires d'une jeune Mariée,* sans mieux tenir ses promesses.

La *Revue* a publié les trois premières parties du *Lys dans la vallée,* et n'a pu donner la fin.

La *Revue de Paris* se doit donc à elle-même de donner à ses abonnés des explications catégoriques sur ces trois points, les explications prouveront que ce n'était pas à la légère que la *Revue* promettait au public ces divers articles, et qu'elle avait largement acheté le droit de les promettre. Nous serons forcés, bien malgré nous, dans le cours de ces explications, de faire intervenir des questions d'argent ; c'est le seul moyen de faire ressortir notre droit et de montrer de quel côté ont été la loyauté et la longanimité. Nous exposerons franchement nos griefs contre M. Balzac, comme les griefs que M. Balzac nous oppose. Nous ne craignons pas de mettre notre vie à jour. Depuis plus de six ans, nous sommes en relations quotidiennes avec tout ce qui tient une plume en France : où sont les démêlés que nous avons eus ? Nous invoquons ici le témoignage de tous les écrivains qui ont eu des rapports avec nous. Il était réservé à M. Balzac de nous amener, nous si patients, à lui intenter un procès, pour le forcer à remplir des engagements d'autant plus sacrés qu'ils n'étaient pas toujours écrits.

Le 30 mai 1834, M. Balzac céda à la *Revue de Paris, Séraphita,* qu'il devait livrer immédiatement et publier sans interruption, et il reçut, d'après cette convention, la somme de 1,700 francs.

Le 29 mars 1835, M. Balzac céda à la *Revue de Paris* les *Mémoires d'une jeune Mariée,* qu'il promit de livrer en avril, et reçut 1,000 francs.

Le 31 juillet de la même année, M. Balzac vint encore proposer à la *Revue le Lys dans la vallée,* qu'il lui céda également, en demandant 2,000 francs qui lui furent comptés.

Le Lys dans la vallée, — M. Balzac nous l'assurait, — était complétement achevé et pouvait paraître sur-le-champ.

Voilà trois conventions bien précises, d'autant mieux posées entre M. Balzac et nous, qu'elles avaient été à chaque fois cimentées par des prélèvements d'argent. Voyons comment M. Balzac remplit les engagements qu'il avait contractés avec la *Revue.*

Pour *Séraphita,* M. Balzac livra, fin mai 1834, la première partie, qui parut le 1er juin ; la seconde partie se fit déjà attendre, et ne put paraître que le 20 juillet ; puis M. Balzac disparut, s'en alla en voyage, sans plus s'inquiéter de son œuvre inachevée et sans nous donner signe de vie.

Ce n'est que dans le mois de novembre que M. Balzac reparut : il nous fit

dans la vallée; les deux premiers ont paru avant la publication de cette préface, et le troisième après.

alors proposer *le Père Goriot,* en attendant *Séraphita,* qui, disait-il, était à peu près terminée et suivrait immédiatement *le Père Goriot.* Nous en crûmes cette assurance, et nous nous décidâmes à publier *le Père Goriot,* qui parut dans les livraisons des 14 et 28 décembre 1834, des 28 janvier et 1er février 1835.

La publication du *Père Goriot* était à peine commencée, que M. Balzac, qui, aujourd'hui, se fait modestement appeler, *dans son journal,* il est vrai, *la Providence des Revues,* vint trouver ce qu'il aurait pu nommer, à plus juste titre, sa Providence; et certes, elle ne lui fut pas sourde en cette occasion encore : elle ne dit mot à M. Balzac de son arriéré, et lui compta 3,500 francs, c'est-à-dire plus qu'elle n'allait lui devoir pour la publication du *Père Goriot.*

Quant aux *Mémoires d'une jeune Mariée,* que M. Balzac devait nous livrer en avril 1835, nous les attendons encore.

C'est ici le lieu de relever une assertion de l'avocat de M. Balzac. M. Balzac a trompé son avocat en lui faisant dire que nous avions fait une convention verbale pour remplacer les *Mémoires d'une jeune Mariée* par *le Lys dans la vallée.* Jamais, en aucun cas, il n'a été question de chose semblable entre M. Balzac et nous. Comment donc, si cette convention avait existé, la *Revue,* qui avait déjà payé les *Mémoires,* aurait-elle encore payé *le Lys?*

La fin de *Séraphita* ne vint pas mieux, malgré l'assurance, renouvelée chaque jour par M. Balzac, que cette fin était prête.

A cette époque, M. Balzac se remit à voyager, et ne revint à la *Revue* que dans le mois de juin. La conversation se porta naturellement sur *Séraphita.* Cette malheureuse fin, au dire de M. Balzac, était à peu près complète; il n'y manquait rien, presque rien. On pense bien que nous n'étions plus dupes : les paroles de M. Balzac n'étaient pas assez sérieuses pour qu'on ne s'amusât pas quelque peu de son embarras. Nous nous rappelons qu'un dimanche matin, entre autres, il vint nous réveiller pour nous compter ses découvertes : *Il tenait enfin Séraphita; il avait crevé le ciel; l'Observatoire serait dans le plus profond étonnement; il expliquerait enfin l'ascension de la Vierge! l'ascension de la Vierge!* car nous ne voulons rien changer aux paroles de M. Balzac.

Nous écoutions patiemment M. Balzac, et nous ne pensions pas à lui faire un crime de son infécondité; car *le plus fécond de nos romanciers,* ainsi que l'appelle l'éditeur des œuvres posthumes d'Horace de Saint-Aubin, est plus stérile qu'on ne pense : nous n'en voulons pour preuve que la foule de nouvelles commencées et non finies par M. Balzac. Non, certes, on ne saurait accuser sérieusement un homme de manquer d'idées, de se jeter à l'étourdie dans des œuvres qu'il n'a pas la force d'accomplir; mais quelle accusation n'est-on pas pas en droit de porter contre ce même homme, lorsqu'il vient vendre à un journal, à beaux deniers comptants, des livres dont il n'a trouvé que le titre, des ouvrages qu'il dit achevés et qu'il n'est jamais en mesure de livrer? Et remarquez la merveilleuse imprévoyance de cet homme, qui ne craint pas de vous provoquer, alors que vous tolérez sans plainte ses continuels ajournements; qui n'hésite pas à vous déclarer la guerre, lui, si vulnérable, alors qu'il devrait le plus craindre la publicité!

Tout le mois de juillet se passa dans l'attente de *Séraphita;* point ne vint

Séraphita. Le 31 juillet, *la Providence des Revues* descendit de ses hauteurs. Nous voulons bien épargner à M. Balzac tous les détails de cette matinée du 31 juillet 1835. Le résulta de cette visite fut de nous laisser entre les mains le commencement du *Lys dans la vallée,* que M. Balzac nous disait complétement fini, et un reçu de 2,000 francs.

Il va sans dire que les promesses pour la venue prochaine de *Séraphita* nous furent prodiguées. Cette fois, cependant, il y eut une espèce de réalisation : on va voir laquelle.

Après quinze mois d'attente, M. Balzac nous remit, vers le milieu d'août 1835, une partie de *Séraphita,* le commencement et la fin, mais non pas le milieu de cette fin, que nous n'avons jamais pu obtenir. *Le plus fécond de nos romanciers* ne pouvait trouver ce milieu. Néanmoins, nous envoyâmes à l'imprimerie ce que nous avions du manuscrit de *Séraphita* et du *Lys dans la vallée.* M. Balzac revit les épreuves du *Lys* et nous les rendit le 22 septembre, en nous priant de publier la première partie dans la livraison du 27. Mais ce n'était pas là ce que nous attendions de M. Balzac; ce que nous tenions surtout à donner à nos lecteurs, c'était la fin de *Séraphita.* Nous rappelâmes à M. Balzac l'engagement d'honneur, tout récent, qu'il avait pris, de livrer cette fin pour la livraison du 20 septembre; que nous ne pouvions rien publier de lui que cette fin n'eût paru; qu'il se devait à lui-même, qu'il devait au public, à la *Revue,* de finir *Séraphita.* M. Balzac parut comprendre ces raisons et se retira en nous promettant solennellement cette fin pour la livraison du 27 septembre; nous fixâmes, d'un commun accord, aux dimanches 4 et 11 octobre la publication du *Lys,* dont les différentes parties devaient se succéder sans interruption.

Le 27 septembre vint, le 4, le 11 octobre aussi ; *Séraphita* seule ne vint pas. Tous ces retards, tous ces désappointements étaient peu propres à nous engager, avec M. Balzac, dans la publication d'une nouvelle Nouvelle qui n'était pas non plus complétement terminée; nous étions décidés, d'ailleurs, à ne rien donner du *Lys* que M. Balzac n'eût fini *Séraphita,* ou qu'il nous fût bien démontré qu'il y fallait renoncer. Nous retardâmes donc le *Lys,* tant pour laisser à M. Balzac le temps de remplir ses obligations envers les abonnés de la *Revue,* que pour ne pas nous exposer à publier un commencement de Nouvelle sans être sûrs de la fin.

Cependant, vers le 20 octobre, M. Balzac nous remit une partie des épreuves de *Séraphita;* le milieu, cet inexorable milieu manquait toujours; *l'ascension de la Vierge n'était pas encore expliquée.* Mais M. Balzac devait l'expliquer dans la nuit et envoyer le lendemain à l'imprimerie la solution du problème. L'imprimerie ne reçut pas la solution du problème et ne put la livrer au public le 25 octobre, nouvelle date de publication arrêtée par M. Balzac. Huit ou dix jours après, toutefois, M. Balzac envoya à l'imprimerie une nouvelle partie de *Séraphita.* Nos imprimeurs se mirent de nouveau à l'œuvre; mais M. Balzac défaisait le lendemain ce qu'il avait fait la veille, si bien que tous ses remaniements, toutes ces corrections, nous conduisirent jusqu'au 18 novembre. Le 18 novembre au matin, M. Balzac nous annonça qu'il était enfin prêt, qu'il reverrait une dernière épreuve dans la nuit du 18 au 19, et que toute la fin de *Séraphita* paraîtrait

dans la livraison du dimanche 22. Le vendredi matin 20 novembre, ce n'était plus cela : M. Balzac vint nous déclarer qu'il n'avait pu terminer. Bien convaincus alors que nous courions après une chimère, nous proposâmes à M. Balzac de publier *le Lys* et de nous remplacer *Séraphita* par une autre nouvelle. Tout cela se fit de bon accord entre M. Balzac et nous. La première partie du *Lys* parut le 22 novembre, la seconde le 29; les autres devaient suivre sans interruption. Néanmoins M. Balzac, fidèle à son système, dérogea bientôt à ces nouvelles conventions, car ce ne fut que le 27 décembre que la troisième partie put être livrée à la *Revue*.

Il paraît que M. Balzac avait employé le mois de décembre, ce mois de répit que nous lui laissions, nous ses débonnaires créanciers de deux ans, ce mois où nous le croyions occupé à terminer son *Lys*, à écouter des propositions d'un autre journal, car ce même jour 27 décembre, le journal dont nous parlons annonçait au monde que M. Balzac, *la Providence des Revues*, se retirait de la *Revue de Paris*, par des motifs de dignité personnelle, analogues à ceux qui avaient déjà, disait *le Moniteur* de M. Balzac, motivé sa retraite sous la direction de notre honorable prédécesseur, M. Amédée Pichot.

En même temps que paraissait ce ridicule bulletin de la grande armée de M. Balzac, M. Balzac nous envoyait lire un exposé de griefs tout entier écrit de sa main. Voici en substance, et notre mémoire est fidèle, ce que contenait cet exposé de griefs :

— M. de Balzac rompt avec la *Revue de Paris* (c'est M. Balzac qui parle) :

1° Parce que la *Revue* ne traite pas M. de Balzac avec toute l'importance qu'il mérite;

2° Parce que l'opinion personnelle du directeur de la *Revue* n'est pas favorable à M. de Balzac, et tend à le présenter comme un Paul de Kock. (Nous en demandons bien pardon à M. Paul de Kock.);

3° Parce que la *Revue de Paris* a dit et imprimé (à côté de M. de Balzac) *notre bibliophile Jacob*, ce qui dénote évidemment l'intention de blesser M. de Balzac (La *Revue* avait eu l'audace, en effet, de dire, dans un bulletin littéraire du 22 novembre : *Cette semaine nous a amené une foule de livres, parmi lesquels nous devons citer* la Fleur des Pois, *par M. de Balzac, et* la Folle d'Orléans, *par notre bibliophile Jacob*).

Nous abrégeons la liste; nous passons sur les griefs les plus puérils, pour arriver au dernier, le seul qui mérite quelque discussion.

Ce grief que M. Balzac énumérait le dernier de tous, c'est que la première partie du *Lys* avait été communiquée à la *Revue* de Saint-Pétersbourg.

La *Revue* de Saint-Pétersbourg est un recueil français, composé d'un choix d'articles de nos divers journaux, que cette *Revue* réimprime quand bon lui semble. Dès sa fondation, elle s'adressa à la *Revue de Paris* pour avoir communication d'articles littéraires qui devaient paraître à Saint-Pétersbourg à peu près en même temps qu'à Paris, ou du moins avant que la *Revue de Paris* pût être dépecée par les journaux étrangers. Pour cela, il fallait communiquer ces articles dix ou douze jours avant la publication de Paris. La *Revue* accepta les proposi-

tions qu'on lui faisait, et ces communications ont lieu depuis bientôt quatre ans, sans que la direction de la *Revue* ait eu, à ce sujet, la moindre contestation avec ses rédacteurs, qui savent fort bien qu'il est d'un usage constant de disposer des bonnes feuilles qu'on envoie à l'étranger pour combattre la contrefaçon, ou du moins pour lui faire supporter une faible partie des frais de manuscrit[1]. Conformément à cet usage, que la précédente direction de la *Revue* nous avait légué, nous communiquâmes, fin septembre et dans les premiers jours d'octobre, la première moitié du *Lys*, que nous avions en *bon à tirer*, et la suite en décembre.

On a vu que la publication des premières parties du *Lys* avait été fixée au 4 et au 11 octobre; mais les tâtonnements de l'auteur de *Séraphita* nous rejetèrent au 22 novembre, si bien que la première partie du *Lys* parut à Saint-Pétersbourg le 20 octobre, tandis qu'elle ne put paraître que le 22 novembre à Paris.

C'est là le crime *ostensible* que M. Balzac nous reproche; ses motifs secrets, nous les dirons bientôt, si l'exposé de ses griefs ne les a fait déjà suffisamment pressentir. La communication à la *Revue* de Saint-Pétersbourg n'est, d'après les propres paroles de M. Balzac, qu'*une branche à laquelle il a voulu s'accrocher;* car l'auteur de *la Fleur des Pois* sait mieux que personne que ces communications ont lieu habituellement; il sait fort bien que cette *Fleur des Pois* a paru aussi à Saint-Pétersbourg dans le même recueil, huit jours avant de paraître à Paris, et il n'en a pas fait, que nous sachions, un sujet de plainte contre l'éditeur. Quant à l'assertion de l'avocat de M. Balzac, que nous avons livré la pensée informe et tronquée de l'écrivain, voici la seule réponse à faire. Ce que nous avons communiqué, M. Balzac nous l'avait remis comme définitif; tant pis pour l'écrivain qui se respecte assez peu pour ne livrer lui-même sa pensée qu'informe et tronquée! Voici, au reste, littéralement ce qui s'est passé. Après deux *compositions* successives des articles du *Lys* et après une foule de remaniements et de corrections, M. Balzac nous rendit ses épreuves et nous les envoyâmes, comme nous l'avons dit, à Saint-Pétersbourg. Mais qu'arriva-t-il? Quelques jours après, M. Balzac vint reprendre de nouvelles épreuves et se remit à travailler ses articles. Voilà tout ce que le personnel de notre imprimerie peut affirmer; voilà la grande cause des différences qu'il peut y avoir entre les articles de Paris et ceux de Saint-Pétersbourg. Une chose encore qui peut expliquer ces différences, c'est que l'éditeur de Saint-Pétersbourg est obligé de soumettre à la censure russe tout ce qu'il imprime dans son journal; la censure russe lui impose souvent des changements et des suppressions qu'il est obligé de subir.

Cette publication fortuitement antérieure de Saint-Pétersbourg, que vous seul, M. Balzac, avez amenée par vos tâtonnements, vos retards sans nombre, vos promesses aussitôt retirées que données, est maintenant le grand attentat que vous nous opposez. Votre grief d'aujourd'hui n'est donc plus celui que vous formuliez le 27 décembre dans votre journal? Vous déclariez alors que vous retiriez à la *Revue de Paris* sa *Providence* par des motifs de dignité personnelle analogues à

1. On peut voir à la fin de notre plaidoyer une pièce, signée des rédacteurs de la *Revue*, actuellement à Paris, que nous donnons à l'appui de ce que nous avançons ici.

ceux qui avaient motivé votre retraite sous la direction de M. Amédée Pichot. Or vous n'avez jamais songé, et avec raison, à mettre au nombre de vos griefs contre M. Pichot le fait qui forme aujourd'hui votre unique argument. Abordons plus franchement la question, monsieur Balzac; vos griefs contre nous sont les mêmes que ceux que vous aviez contre M. Pichot. N'avez-vous pas eu soin de nous en instruire vous-même publiquement ? Votre immense amour-propre littéraire s'irritait de la critique la plus bienveillante. On ne rendait pas, disiez-vous, à votre génie toute la justice qu'il méritait; il vous fallait un journal *à vous,* qui vous appréciât à votre juste valeur. Vous l'avez trouvé; vous avez consenti à devenir sa *Providence;* nous qui avons été si longtemps à même d'apprécier les bienfaits de cette *Providence,* nous voyons sans peine que d'autres soient appelés à leur tour à faire la même expérience. Aussi n'eussions-nous pas réclamé, si vous vous fussiez retiré comme tout homme loyal doit le faire, en acquittant vos dettes envers le public et envers nous.

Nous n'avons voulu qu'exposer les faits dans leur plus simple expression; notre avocat s'est chargé de les développer avec un talent qui, dans cette occasion, s'est révélé sous une face toute nouvelle.

« A la fin de mai 1834, la *Revue de Paris,* recueil littéraire dont la réputation est connue, changea de direction. Elle comptait alors parmi ses collaborateurs un homme dont tout le monde sait l'importance, ou plutôt un homme qui donne une grande importance à tout ce qu'il produit. M. de Balzac vint offrir ses services aux nouveaux directeurs de la *Revue de Paris.* Il promettait une collaboration fort active et par conséquent fort utile. Il donna d'abord un *ouvrage,* c'est ainsi qu'on appelle ses articles : c'était *Séraphita...* C'est-à-dire qu'il promettait de donner cet ouvrage, et vous allez voir tout à l'heure que promettre et donner ne sont pas même chose pour M. de Balzac. Il demanda de l'argent sur cette œuvre, reçut 1,000 francs d'abord, puis 700 francs, et livra les deux premières parties.

« *Séraphita* était un roman des plus intéressants, comme sont tous les romans de M. de Balzac. Après la publication des deux premiers articles, M. de Balzac... j'allais dire : disparut, mais non; M. de Balzac alla se promener, en Suisse peut-être, mais enfin loin de Paris, emportant avec lui 1,700 francs, sur lesquels il reconnut lui-même que 1,000 francs seulement lui étaient dus.

« Les choses étaient dans cet état; la *Revue de Paris* avait fait son deuil de la suite de *Séraphita,* lorsque M. de Balzac revint vers la fin de 1834. Il dit à la *Revue de Paris* qu'il allait lui donner, quoi ? la fin de *Séraphita ?* Pas du tout; mais un nouvel ouvrage, *le Père Goriot,* et ce, moyennant 3,500 francs. Plus tard, il propose à la *Revue* les *Mémoires d'une jeune Mariée.* C'était un titre piquant; on lui remet 1,000 francs, et il donne en échange... Je me trompe : il promet de livrer le manuscrit de *Séraphita...* Puis il s'en va encore, il voyage... A son retour, il va apporter à la *Revue de Paris...* la fin de *Séraphita ?* Non. Les *Mémoires d'une jeune Mariée ?* Pas du tout. « Je vais, dit-il, vous donner *le Lys dans la vallée.* » Eh bien ! soit. On donne à M. de Balzac 2,000 francs pour *le Lys dans la vallée,* et le 21 novembre paraît le premier article du *Lys.* Le 29 du même mois paraît

le second. Il y a parfaite exactitude. Mais bientôt cette exactitude n'est plus la même. Ce n'est plus que le 29 décembre qu'arrive le troisième article, et le troisième article se termine... par la signature de M. Balzac d'abord, ce qui est la chose principale ; puis vient cette annonce : « La suite paraîtra dans le numéro prochain. » Le roman s'arrêta là au moment le plus intéressant. Il était impossible pour les lecteurs de deviner comment l'auteur sortirait d'affaire ; celui-ci ne le savait peut-être pas lui-même. Aussi ne donne-t-il pas la fin. Il lui paraît convenable de s'arranger avec un autre journal. Puis, après avoir donné le commencement du *Lys dans la vallée* à la *Revue de Paris,* il trouve très-plaisant de faire annoncer dans ce journal qu'il se retire de la *Revue* par des motifs de dignité personnelle. On fait donc dans le journal de M. de Balzac, dans des termes pleins d'emphase, l'éloge du talent du nouveau collaborateur ; on y dit tout ce que le nouveau journal y va gagner, tout ce que, par conséquent, nous allons y perdre.

« On annonce avec un empressement que justifie complétement la haute réputation de M. de Balzac, la conquête qu'on vient de faire de ce rédacteur, qui passe, dit-elle, pour être la *Providence des Revues.* Oh ! assurément, M. de Balzac n'est pour rien dans la publication de cet article. Toujours on les montre à ceux qu'ils concernent ; mais celui-là, j'en suis sûr, M. de Balzac ne l'a pas vu, il ne l'a pas surtout écrit et corrigé de sa main.

« Cependant la nouvelle était vraie ; M. de Balzac quittait la *Revue de Paris* par des motifs de dignité personnelle, semblables sans doute à ceux qui déjà l'avaient décidé à quitter une première fois ce recueil, lors de la publication interrompue de *Séraphita.*

« Dans cette circonstance, voyant que la fin du *Lys dans la vallée* n'arrivait pas, que la dignité personnelle de M. de Balzac le forçait de quitter la *Revue de Paris,* nous avons pensé que notre dignité personnelle et notre intérêt, qui est bien aussi quelque chose, nous autorisaient suffisamment à actionner M. de Balzac devant les tribunaux. Nous l'actionnons donc, et nous lui disons : « D'abord, vous nous devez de l'argent, et il est ou doit être dans vos motifs de dignité personnelle de ne pas nous quitter ainsi avant de nous avoir payés. M. de Balzac répond à cela : « Je vous offre cet argent. » C'est fort bien, sans doute, mais nous demandons les *Mémoires d'une jeune Mariée* et la fin du *Lys dans la vallée.*

« Il ne faut pas nous laisser ainsi au milieu d'une histoire. Le public soupire après la fin du *Lys dans la vallée.* Vous nous avez laissés au moment le plus intéressant, vous nous causez le plus grave préjudice, voilà pourquoi nous demandons 10,000 francs ; puis, comme sanction indispensable, nous demandons encore 50 francs par chaque jour de retard. Cela donnera de l'activité au génie de M. Balzac et lui fera trouver la fin du *Lys dans la vallée.* Voilà la décision, messieurs, que nous attendons de votre justice. »

Me Boinvilliers, avocat de M. de Balzac, prend la parole en ces termes[2] :

1. Nous donnons dans toute son intégrité le plaidoyer de l'avocat de M. de Balzac ; nous ne voulons rien dissimuler.

« Messieurs, il y a dans cette cause un côté sérieux; mais je comprends parfaitement que nos adversaires ne l'aient pas abordé.

« M. de Balzac se plaint d'un véritable abus de confiance commis à son préjudice; tel est le motif légitime des refus de M. de Balzac et la cause des dommages-intérêts qu'il réclame. Aux termes des conventions faites entre les parties, M. de Balzac conservait la propriété de ses ouvrages; la *Revue* n'en avait l'usage que pendant un temps limité, et seulement pour la *Revue* ou pour les collections de la *Revue*. »

Me Chaix-d'Est-Ange. — « Comment prouvez-vous l'existence de ces conventions ? »

« Me Boinvilliers. — « Les conventions existent, et si on entend les dénier, nous les produirons.

« Eh bien! messieurs, nos adversaires, au mépris de ces conventions, ont vendu à la *Revue étrangère,* journal qui se publie à Saint-Pétersbourg, le manuscrit du *Lys dans la vallée.*

« Ils ont livré cet ouvrage à peine ébauché, le manuscrit incomplet, et destiné à subir de nombreuses modifications avant d'être livré au public.

« Deux mois avant que l'ouvrage parût à Paris, il était publié à Saint-Pétersbourg, et vous verrez, messieurs, en jetant un coup d'œil sur la *Revue étrangère,* que l'avidité de nos adversaires a violé à la fois la propriété de mon client et compromis en même temps la réputation de l'homme de lettres.

« C'était sans doute un motif *légitime* de cesser toute relation avec la *Revue.* »

Me Boinvilliers répond ensuite aux différents griefs des demandeurs.

« Quant à *Séraphita,* dit-il, la fin de l'ouvrage a été livrée et même composée; mais le directeur de la *Revue* a déclaré qu'il trouvait *le Livre Mystique* peu amusant. M. de Balzac a sur-le-champ retiré l'ouvrage et payé de sa poche les frais de composition. Les *Mémoires d'une jeune Mariée* ont été remplacés, d'un commun accord, par le *Lys dans la vallée.*

« Vous savez maintenant, messieurs, si nos adversaires ont bonne grâce à se plaindre de nous; vous savez ce que peuvent valoir, dans un tel procès, les plus agréables plaisanteries qu'il soit possible d'imaginer sur les voyages de M. de Balzac en Piémont; vous savez ce qu'il faut penser du refus de livrer *Séraphita,* et quel a été le motif trop réel du refus de livrer le *Lys dans la vallée.*

« Mais vous ne savez pas encore, messieurs, à quoi s'expose quiconque se voit contraint de plaider contre des adversaires tels que les nôtres. Croiriez-vous que les journaux ont annoncé, il y a deux mois, que M. de Balzac avait été condamné, par vous, à payer 10,000 fr. de dommages-intérêts aux éditeurs de la *Revue*[1] ?

« Puis, on ajoutait avec ce ton de mentor d'un homme qui, d'une position élevée, croit pouvoir donner des conseils à de simples hommes de lettres, qu'il fallait que M. de Balzac prît garde à lui, qu'une semblable conduite et de tels jugements pouvaient nuire à sa réputation. Je réponds à mon tour : Que dire

1. Les journaux n'ont fait qu'annoncer un jugement par défaut.

d'hommes qui ont spéculé sur notre pensée, contrairement à toutes les conventions, qui l'ont vendue informe et grossière, ce qui, pour un homme de lettres, est une grave atteinte portée à sa réputation ? Vous sentirez, messieurs, la nécessité de protéger doublement M. de Balzac, et comme propriétaire et comme homme de lettres, contre des actes pleins de déloyauté, et qui, appréciés peut-être avec une juste sévérité, auraient pu être portés devant une autre juridiction. »

Me Chaix-d'Est-Ange a la parole pour répliquer.

« La cause a changé de face, elle est devenue grave et sérieuse dans la bouche de mon adversaire, elle y a pris toute l'importance qu'elle peut recevoir et que je ne lui dénie pas. L'affaire devient en effet des plus graves, du moment où la bonne foi des parties est mise en jeu, du moment où les mots de loyauté et de probité ont été prononcés, où l'honneur d'une des parties doit souffrir par le résultat du procès. Voilà, messieurs, ce qu'il y a maintenant de sérieux dans l'affaire, voilà ce qui mérite votre attention. De vifs reproches sont articulés de part et d'autre, il faut donc peser la conduite de chacun. Ainsi, à entendre notre adversaire, nous avons commis un abus de confiance, ainsi nous avons violé les lois de l'honneur, et il se réservait de qualifier plus sévèrement encore notre conduite en disant que nous avions mérité peut-être de paraître devant une autre juridiction.

« Pourquoi cela ?

« Je ne parle ici d'abord que de la *Revue de Paris* depuis sa nouvelle direction ; j'aurai plus tard l'occasion de dire ce que notre adversaire a fait sous les directions précédentes. Eh bien ! oui, M. de Balzac a donné le commencement de *Séraphita*. Il n'en a pas donné la fin, parce qu'il est dans les habitudes, dans le caractère, dans l'esprit de M. de Balzac, de donner rarement la fin de ce qu'il fait. Mon adversaire a été induit en erreur lorsqu'il a dit que c'étaient les éditeurs qui n'avaient pas voulu insérer cette fin, parce qu'ils la trouvaient mystique et peu amusante. Si on eût tenu un pareil langage à M. de Balzac, il est certain qu'il n'aurait pas remis le pied dans le bureau de la *Revue de Paris*. Je suis donc forcé de le dire : « Cela n'est pas vrai. »

Me Boinvilliers, vivement. — « Comment ? »

Me Chaix-d'Est-Ange. — « Je dis à mon adversaire que son client l'a trompé ; M. de Balzac donne, au mois de juin 1834, le commencement de *Séraphita ;* puis il fait un voyage, et le roman reste suspendu. Il en donne la fin sans doute, mais à quelle époque ? C'est ce qu'il est important de préciser. Après une année d'intervalle, il la porte en effet à l'imprimerie. Alors du moins les éditeurs pensaient être en possession de la fin de *Séraphita*.

« Mais non, c'était une erreur. A peine est-elle imprimée, qu'il la retire, qu'il y fait des corrections qui devront entraîner un temps et des frais considérables. Quinze mois se sont écoulés, l'article ne peut plus paraître. M. de Balzac a manqué à tous ses engagements. A-t-il bien le droit, en présence de pareils faits, d'accuser les autres d'improbité ? Je laisse aux magistrats le soin d'apprécier où a été l'improbité dans cette première affaire ; je dis affaire, car, il faut

bien le dire, les œuvres de l'esprit, et de l'esprit le plus merveilleux même, je m'empresse de le concéder, sont des affaires entre les écrivains et les éditeurs.

« Cependant, comme je l'ai dit, M. de Balzac, au lieu de donner la fin de *Séraphita,* promet de livrer les *Mémoires d'une jeune Mariée;* il ne les donne pas, et pourquoi ? Voulez-vous, sur ce point, apprécier sa haute moralité ? C'est que l'auteur de la *Physiologie du Mariage,* des *Contes drolatiques,* de *la Fille aux yeux d'or,* cet homme si éminemment moral et si pur, trouve qu'il y aurait quelque chose de peu convenable à donner les *Mémoires d'une jeune Mariée.* Il n'a pas pensé que sa gravité et son importance lui permissent d'entrer dans de semblables détails qui promettaient un vif aliment à la curiosité publique. Il se refuse à donner cet ouvrage.

« Il promet, dit-on, il s'engage à remplacer les *Mémoires d'une jeune Mariée* par le *Lys dans la vallée.* Ceci n'est pas vrai. Il avait, indépendamment du *Lys dans la vallée,* promis les *Mémoires d'une jeune Mariée,* sur lesquels il avait reçu de l'argent à-compte. Il avait promis en outre, et depuis, *le Lys dans la vallée,* sur lequel il avait encore reçu de l'argent. Il a donné trois numéros du *Lys dans la vallée,* puis il s'est arrêté là, il n'a pas voulu continuer. Pourquoi cela ? Est-ce par le motif qui l'a empêché de continuer *Séraphita ?* Est-ce que sa manie de voyager, au milieu d'une œuvre imparfaite, l'a éloigné de Paris et l'a empêché de remplir des engagements solennellement pris ? Est-ce que sa dignité personnelle, sa haute moralité l'empêchent de continuer *le Lys dans la vallée,* comme elles l'ont empêché de donner les *Mémoires d'une jeune Mariée ?*

« Pas du tout ; mais cette fois voici son prétexte : vous savez quelles sont les conditions ordinaires des conventions, qui interviennent entre les collaborateurs et les éditeurs d'une revue. Ces conditions, je n'ai jamais eu l'intention de les nier : je suis bien aise, au contraire, de les avoir fait préciser. M. de Balzac faisait, ou du moins promettait un article. Pendant trois mois cet article, s'il était livré, devenait la propriété de la *Revue de Paris.* Puis, après trois mois, l'auteur rentrait dans la propriété de son ouvrage. Je ne prétends pas examiner tout ce que peut souffrir *la dignité personnelle* de celui qui, changeant alors le titre de ces articles déjà vendus et livrés à la publicité, les livrait de nouveau au public et trouvait des gens assez complaisants pour acheter encore sous des titres nouveaux et comme œuvre nouvelle ces ouvrages déjà connus. Je me borne à constater que c'est là le genre d'exploitation de M. de Balzac, que c'est là son industrie. Il faut le reconnaître cependant, s'il a le droit d'en agir ainsi, de tirer de son œuvre tout le profit qu'il en peut tirer, il faut que l'éditeur qui paie à un prix si élevé cette jouissance momentanée tâche aussi de son côté de faire quelques bénéfices. Voici donc l'usage établi. Non-seulement il publie dans la *Revue* l'ouvrage acheté si cher, mais encore il l'utilise d'une autre façon.

Il y a dans l'imprimerie ce qu'on appelle les bonnes feuilles : c'est le premier tirage. L'usage constant est de livrer ces bonnes feuilles aux revues étrangères. Ceci, vous le comprenez, ne fait aucun tort à l'auteur; en effet, chaque revue étrangère a le droit de s'emparer de l'article quand il a paru en France, l'auteur n'a aucun moyen de s'y opposer. Voici donc ce qu'on fait : on calcule la durée

du trajet, on se dit : *Le Lys dans la vallée* paraîtra dans huit jours à Paris. Voici les bonnes feuilles, je vous les envoie à Saint-Pétersbourg, par exemple; elles ne pourront être réimprimées que dans quinze jours. Elles paraîtront alors huit jours après qu'elles auront paru à Paris, mais aussi huit jours plus tôt qu'elles n'auraient paru si on avait attendu l'arrivée de la *Revue de Paris* à Saint-Pétersbourg. Cela se fait constamment, sans avoir jamais excité la moindre réclamation de la part des auteurs. Jamais ils n'ont élevé la prétention de partager les petits bénéfices que font ainsi les éditeurs de revues.

« Qu'est-il arrivé? Une chose toute simple : M. de Balzac avait promis *le Lys dans la vallée* pour les premiers jours d'octobre. C'était une chose notoire et annoncée à l'imprimerie : tout le monde le déclare. Les premiers numéros sont imprimés, les bonnes feuilles sont prêtes, *le Lys dans la vallée* va paraître, les bonnes feuilles sont envoyées à Saint-Pétersbourg. Cependant M. de Balzac, qui use avec raison du précepte d'Horace et de Boileau, et qui souvent remet son œuvre sur le métier, vient relire ses feuilles et les emporte au moment où elles allaient être mises sous presse. Il force l'éditeur de la *Revue* à composer en toute hâte un numéro, à y jeter je ne sais quels articles, alors qu'il devait offrir à l'empressement du public les admirables compositions que vous savez.

« Les bonnes feuilles étaient parties, et de là vient que l'un des numéros a paru à Saint-Pétersbourg avant de paraître à Paris. Eh bien! parlons loyalement. En quoi cela vous importe-t-il? Si des dommages-intérêts sont dus à votre amour-propre, est-ce par notre fait que cela a eu lieu? Est-ce notre faute à nous, si, après avoir livré *le Lys dans la vallée* le 1er octobre, vous avez pensé que vous n'aviez donné qu'une œuvre informe, indigne de vous, tandis que nous, au contraire, nous avions dû penser que vous ne nous aviez rien livré qui fût au-dessous de votre talent, de votre grande réputation?

« Voilà donc le seul reproche, le seul prétexte de M. de Balzac; voilà pourquoi il nous accuse hautement d'un manque de foi. La *Revue* de Saint-Pétersbourg a publié quelques chapitres du *Lys dans la vallée* avant la *Revue de Paris*. Il n'y a pas autre chose dans la cause.

« Nous avons formé, nous, une demande en dommages-intérêts contre M. de Balzac, et nous l'avons fondée sur la violation flagrante de ses promesses.

« Je voudrais, messieurs, pour vous prouver combien le préjudice a été grand, vous montrer combien l'œuvre était importante, combien elle devait exciter au plus haut point la curiosité publique. M. de Balzac, dans une espèce de préface qui commence par cette épigraphe : *Il est des anges solitaires,* dit d'abord que *le Lys dans la vallée est le plus considérable de ses ouvrages.* Vous concevez tout de suite combien a dû être grand le désappointement des lecteurs. Le lecteur est bien averti; il devra donner toute son attention, car voilà *l'ouvrage le plus considérable* d'un *grand* écrivain!

« Mais d'abord de quoi s'agit-il? Pourquoi ce livre, et quel en est le but? L'auteur nous l'apprend : il veut faire la peinture des *pâtimens* (prenez garde, messieurs, je lis bien, il y a PATIMENS) *subis en silence par les âmes dont les racines, tendres encore, ne rencontrent que de durs cailloux dans le sol domestique, dont*

les premières frondaisons sont déchirées par des mains haineuses, dont les fleurs sont atteintes par la gelée au moment où elles s'ouvrent!

« L'auteur va donc vous représenter les premières années d'un pauvre enfant abandonné qui va à l'école *sans avoir rien dans son panier.*

« *Ses camarades d uanaient ce panier et n'y trouvaient que des fromages d'un liard.* Cependant, au milieu de cet isolement, *je ne sais quelle extase faisait éclore en lui des songes inénarrables, écrivait dans sa tête* (dans sa tête de cinq ans!) *un livre où il pouvait lire ce qu'il devait exprimer, et mettait sur ses lèvres le charbon de l'improvisateur.* Il appelle cela un *charbon,* mon Dieu! (Long éclat de rire.)

« Sorti enfin de l'école, l'enfant dont je voudrais à grands traits vous esquisser l'histoire en empruntant à l'auteur, je veux que tout le monde le sache et le retienne, en lui empruntant ses propres expressions, l'enfant arrive à Paris et est jeté chez M. Lepitre, dans une pension que nous avons tous connue. Là encore il était malheureux. Il ignorait *les blandices de la buvette, il ignorait le monde oriental et sultanesque du Palais-Royal, car le Palais-Royal et lui furent deux..., deux asymptotes* (oui, il y a bien *asymptotes*), *dirigées l'une vers l'autre sans pouvoir se rencontrer.*

« Pourtant sa famille, qui *subodorait* déjà les Bourbons, faisait tout pour avancer son frère aîné, tandis que lui se jetait *désespérément* dans la bibliothèque de son père. Mais voilà qu'un grand événement se prépare pour lui. Il va au bal et parait habillé de neuf *devant la Touraine assemblée.* Hélas! c'était la première fois qu'il voyait une telle fête. Étourdi par les bruits du bal, ébloui par l'éclat des lustres, *enivré par un parfum de femmes qui brilla dans son âme comme y brilla depuis la poésie orientale,* il regarde *sa voisine.* Tout ce qu'il voit..., mon Dieu! tout ce qu'il voit? je pourrais vous le dire, mais... Enfin, tout à coup, éperdu, au milieu même du bal, le voilà qui *se plonge dans le dos* de cette femme, dans *ce dos d'amour,* comme il l'appelle, *en baisant à plusieurs reprises toutes ces épaules où se roula* sa tête. Puis alors, il a honte de lui, il reste *tout hébété, savourant le quartier de pomme qu'il venait de dévorer... Un quartier de pomme!* et il y tient, le grand auteur! car plus loin il ajoute en disant les charmes de cette liaison qui, ainsi commencée, se continuait : « *Je cherchai le silence de la nuit et la chaleur du soleil afin d'achever la pomme délicieuse où j'avais déjà mordu.* »

« Vous comprenez, messieurs, tout ce qu'il y a de dramatique dans une pareille situation; vous sentez combien est puissant l'intérêt qui s'attache à ces récits que je suis forcé d'analyser devant vous avant de vous faire comprendre toute l'étendue du préjudice que nous avons éprouvé.

« Cette situation pourtant se continue et chaque instant y jette un intérêt nouveau. Comment ne pas être ému en écoutant les paroles échangées entre cette femme et le héros du roman?

« — *Nous nous touchons par tant de points; n'appartenons-nous pas au petit nombre de créatures privilégiées pour la douleur et pour le plaisir, dont les qualités sensibles vibrent toutes à l'unisson en produisant de grands retentissements intérieurs, et dont la nature nerveuse est en harmonie constante avec le principe*

des choses. Mettez-les dans un milieu où tout est dissonance, ces personnes souffrent horriblement, comme aussi leur plaisir va jusqu'à l'exaltation quand elles rencontrent les idées, les sensations ou les êtres qui leur sont sympathiques. Mais il est pour nous un troisième état dont les malheurs ne sont connus que des âmes affectées par la même maladie et chez lesquelles se rencontrent de fraternelles compréhensions. Il peut nous arriver de n'être impressionné ni en bien ni en mal; un orgue expressif doué de mouvement s'exerce alors en nous dans le vide, se passionne sans objet, rend des sons sans produire de mélodie, jette des accents qui se perdent dans le silence! espèce de contraction terrible d'une âme qui se révolte contre l'inutilité du néant! Jeux accablants dans lesquels notre puissance s'échappe tout entière sans aliment, comme le sang par une blessure inconnue. La sensibilité coule à torrents, il en résulte d'horribles affaiblissements, d'indicibles mélancolies pour lesquelles le confessionnal n'a pas d'oreilles. N'ai-je pas exprimé nos communes douleurs? »

« Voilà ce qu'il lui disait, et la jeune femme, tressaillant à ces paroles *échevelées,* lui répondit : *Comment si jeune savez-vous ces choses?...* Puis cette passion croissant de jour en jour : *Dans mes rêves,* dit-il, *la voix devint je ne sais quoi de palpable, une atmosphère qui m'enveloppa de lumières et de parfums, une mélodie qui émoussa, dulcifia mes pores, me caressa l'esprit.* Et pouvait-il en être autrement, messieurs? Car, songez-y, sa façon de dire *les terminaisons en I faisait croire à quelque chant d'oiseau. Le CH, prononcé par elle, était comme une caresse, et la manière dont elle attaquait les T accusait le despotisme du cœur.* (On rit.)

« Je vous le demande, messieurs, est-il possible de résister à tant de séductions, et quel homme n'aurait succombé à cette harmonie? Aussi lisez le livre et voyez le malheureux s'étendre, *comme une plante grimpante, dans la belle âme où s'ouvrait pour lui le monde enchanteur des sentiments partagés,* tandis que la comtesse (car elle est comtesse, messieurs) *l'enveloppa dans les nourricières protections, dans les blanches draperies d'un amour tout maternel.*

« Voilà l'analyse du livre... Eh quoi! on nous laisse là. C'est là que nous en sommes, là que nous restons. Mais que deviendront la comtesse et ce monsieur dont j'ignore le nom? Comment cela finira-t-il? Comment va-t-elle faire pour allier ses devoirs avec sa passion? Celui-ci, à force de s'étendre comme une plante grimpante; celle-là, à force de l'envelopper dans ses blanches draperies, ont-ils...? Voyons! ont-ils...? Ah! que je voudrais bien parler comme écrit M. de Balzac, et trouver le secret de ce langage, que personne ne comprend, pour exprimer ici ce que je n'ose pas dire. Enfin, enfin, nous laisser là, dans cette incertitude, c'est la plus cruelle déception. Il faut en sortir, et que nos lecteurs impatients sachent bien, si après avoir mangé le quartier de pomme, il a mangé la pomme tout entière. Je ne crains pas de le dire, ce silence est un malheur public, et tout le monde y perd, et tout le monde en gémit; les directeurs de la *Revue,* forcés ainsi de manquer à leur promesse, ses lecteurs, tourmentés d'une si vive inquiétude, l'Académie, enfin, déjà si redevable au premier des Balzac, et qu'un tel ouvrage enrichissait de tant de mots nouveaux.

« Cependant vous avez dit que nous étions des violateurs de la propriété; vous n'avez pas craint d'ajouter que nous avions abusé de votre bonne foi; ainsi vient se jeter entre nous une question de moralité importante pour toutes le parties et devant laquelle il nous est impossible de reculer. En effet, messieurs, si dans une question de dommages-intérêts les juges cherchent à connaître l'étendue du préjudice causé, leur appréciation s'appuie encore sur une autre base; ils examinent la moralité du fait dont on se plaint, et, pour fixer la quotité des dommages-intérêts qu'ils accordent, ils veulent savoir si le fait est simplement le résultat de l'erreur, ou indique, au contraire, les calculs de la mauvaise foi. Voyons donc, puisque nous y sommes forcés, si M. de Balzac est dans une position favorable, et si, après avoir manqué à ses engagements, il peut invoquer sa bonne foi. Sans doute, s'il est l'homme qu'on vous a représenté toujours exact à remplir ses engagements, n'y manquant jamais, oh! vous vous montrerez faciles pour lui; mais si c'est là la spéculation habituelle de M. de Balzac, s'il a pour habitude constante de manquer à sa parole, si c'est pour gagner de l'argent qu'il y manque, s'il n'a pas d'autres principes de *dignité personnelle* dans sa conduite, c'est alors qu'il faudra renvoyer à l'adversaire les expressions qu'il a employées contre nous.

« Voyons donc sa conduite habituelle. Je sais que les gens de lettres, ceux qui disposent de l'opinion publique, sont les apôtres, les prêtres de la presse, ainsi qu'on vient de les nommer. C'est à eux qu'est confiée une sorte d'enseignement public dont ils sont responsables envers la société. Ainsi ils doivent rappeler aux règles du devoir ceux qui seraient tentés de s'en écarter. C'est pour eux une belle et sainte mission. Voilà celle que M. de Balzac, dans la supériorité de son esprit et de son talent, doit avoir à cœur de remplir, non en salissant l'espèce humaine comme dans la *Physiologie du Mariage,* mais en rappelant les saintes maximes de la morale et en les enseignant par de bons exemples. Voilà la mission imposée à ceux qui sont les organes de la presse et qui se chargent d'instruire les autres.

« Cette mission, M. de Balzac l'a-t-il remplie? Vous en jugerez, messieurs; vous jugerez quels sont les favorables antécédents qu'il peut invoquer pour se concilier la bienveillance du tribunal.

« Quoi! c'est pour lui, pour M. de Balzac, qu'avec tant d'assurance on a fait appel à tous les sentiments d'honneur et de loyauté; mais n'avez-vous donc interrogé personne? Mais avez-vous donc entièrement fermé vos yeux à la lumière? Et vous seul ignorez-vous ce qu'il a fait tant de fois? Ce qu'il a fait à l'égard des nouveaux directeurs de la *Revue,* il l'a fait à l'égard de M. Pichot, son ancien directeur. Il lui avait promis un ouvrage intitulé l'*Histoire des Treize.* Comme aujourd'hui il a donné le commencement, il a refusé la fin. Voici une lettre qui le constate:

Paris, 16 mars 1836.

« MONSIEUR,

« En réponse à la demande que vous me faites l'honneur de m'adresser, je dois déclarer qu'en effet M. de Balzac, après avoir inséré la première partie des

articles intitulés *Histoire des Treize* dans la *Revue de Paris* que je dirigeais alors, en vendit la suite à un autre recueil. M. de Balzac a prétendu depuis qu'il n'avait discontinué sa collaboration que par des motifs de dignité personnelle. Mais sa dignité lui paraissait si peu compromise, qu'il ne me laissa pas ignorer que la *Revue de Paris,* dont il se disait poliment l'obligé, aurait toujours la préférence en lui accordant l'augmentation du prix qui lui était offerte ailleurs. J'aurais peut-être, je l'avoue, subi la loi de son talent et contribué aux enchères, si je n'avais cru la dignité de la *Revue* tout aussi intéressée à la question que la dignité de M. de Balzac.

« Agréez, etc.

« AMÉDÉE PICHOT. »

« Voilà donc ce qu'il a fait pour l'*Histoire des Treize.*

« Ainsi la spéculation habituelle de M. Balzac est bien prouvée. Il promet à un éditeur une histoire, il lui en donne en effet le commencement; lorsqu'il le voit bien engagé, il va le trouver : — On m'offre tant à une autre feuille, lui dit-il, voulez-vous me donner ce prix? Non : eh bien! je vais ailleurs. — Il va trouver un autre éditeur et lui dit : Je vous apporte mille abonnés, d'abord parce que je m'appelle de Balzac, et ensuite parce que j'ai donné le commencement d'un ouvrage à un autre recueil. Le public attend la fin, les abonnés vont nécessairement venir à vous. — Tel est son langage et voilà ce que prouve sa conduite habituelle.

« Ainsi, cette *Histoire des Treize,* dont le commencement avait été donné à la *Revue de Paris,* a été portée à l'*Écho de la Jeune France.* A l'*Écho de la Jeune France,* M. de Balzac a-t-il tenu sa promesse, rempli son engagement? Du tout; il lui a donné, non pas un commencement, mais un milieu, et l'a laissé là avec un seul chapitre, refusant de livrer la fin de la nouvelle, à moins qu'on ne le payât au delà du prix convenu. Voici une sommation par huissier qui lui fut adressée par le directeur de l'*Écho de la Jeune France,* M. Forfellier.

« Ce n'est pas tout : il y a sans doute, dans la vie littéraire de M. de Balzac, beaucoup de faits que nous ignorons ou que je néglige. En voici encore un cependant qu'il faut vous signaler :

« M, de Balzac a été à l'*Europe littéraire,* il a promis des articles. Il a donné le commencement et n'a pas voulu donner la fin. Voici une lettre de M. Capo de Feuillide, qui, comme vous le savez, est un homme de lettres distingué. Nous en aurions beaucoup d'autres, sans doute, si nous nous étions mis à la piste de toutes les spéculations, littéraires de M. de Balzac. »

« Me Boinvilliers. — « Vous avez pris toutes vos mesures, je pense. ».

Me Chaix-d'Est-Ange. — « Oui, voilà assez de preuves, ne le pensez-vous pas? Cela montre assez comment M. de Balzac tient ses promesses. Je trouve, comme mon adversaire, que c'est bien suffisant. Voici la lettre de M. de Feuillide :

« Vous me demandez pour quelle cause M. de Balzac ne donna pas à l'*Europe littéraire,* quand j'en étais le rédacteur en chef propriétaire, la suite d'*Eugénie Grandet,* dont il nous avait donné le premier paragraphe; je suis en mesure de

vous satisfaire, d'autant plus qu'en cela l'*Europe littéraire* n'a éprouvé que ce que bien d'autres recueils ont éprouvé avant et depuis. M. de Balzac avait touché une très-forte somme en avance (1,200 francs, je crois...; oui, 1,200 francs), et il nous donna la *Théorie de la démarche* d'abord. Mais cette *Théorie* était fort loin d'avoir libéré l'auteur envers nous.

« *Eugénie Grandet* fut annoncée, et il en parut le premier chapitre. Ce chapitre paru, M. de Balzac voyage je ne sais où : par exemple... à Clichy ou en Savoie, comme il lui arrive souvent. Un sien parent ou ami nous vient un jour qui nous dit que M. de Balzac exigeait, pour nous donner la continuation d'*Eugénie Grandet,* l'énorme somme de 2,000 francs, avant même que nous eussions une ligne de cette suite. Quelque beau que soit devenu le sujet d'*Eugénie Grandet,* nous trouvâmes que c'était le payer cher, surtout si l'on veut bien considérer que, par les frais de remaniements, les corrections chez l'imprimeur, la nouvelle de M. de Balzac se serait montée à 4,000 francs au moins.

« Notez encore que le prix de 2,000 francs était le double de celui que nous aurions dû à M. de Balzac, en suivant le traité verbal fait avec lui pour le prix de ses œuvres. Cette manière de nous demander de l'argent nous déplut.

« Nous n'eûmes donc pas la suite d'*Eugénie Grandet,* dont nous avions le premier chapitre... fort bien payé, ma foi!

« Faites l'usage que vous voudrez de ma lettre, qui dit toute la vérité.

« A vous d'estime et d'amitié.

« *Signé :* FEUILLIDE. »

Ce qui s'est fait vis-à-vis de M. Pichot, de M. Feuillide, de M. Forfellier, ce qui s'est fait pour *Eugénie Grandet,* pour *Séraphita,* pour le *Lys dans la vallée,* et deux fois pour l'*Histoire des Treize,* s'est fait aussi, dit-on, à l'égard de M. Mame, libraire.

« Voilà donc la conduite que M. de Balzac a toujours tenue, et ce n'est pas parce que la *Revue de Saint-Pétersbourg* a publié un de ses articles, c'est parce qu'il a cédé à ses habitudes constantes qu'il a quitté une fois encore la *Revue de Paris;* ce n'est pas pour venger sa dignité personnelle, c'est pour soutenir les enchères et continuer sa spéculation.

« Messieurs, mon adversaire m'a adressé le reproche d'avoir traité peu sérieusement cette cause; ce reproche, je le mérite, je l'accepte; oui, je l'avoue, j'avais d'abord tourné en plaisanterie cette affaire. Je n'avais pas voulu recourir à ces expressions injurieuses qui nous ont été prodiguées; je ne voulais pas qu'un homme de lettres célèbre sortît de ces débats avec une tache imprimée sur le front. Et tous ceux qui m'entendent me rendront la justice de reconnaître que c'est à la suite des plus violentes provocations que j'ai, à mon tour, attaqué la conduite et les habitudes de M. de Balzac.

« Qu'il ne vienne donc plus nous taxer de mauvaise foi et d'abus de confiance, celui qui après avoir vendu et chèrement vendu ses œuvres à l'aide des moyens que je viens de vous signaler, les revend ensuite en les baptisant d'un nouveau nom. Ah! ne parlez plus si haut d'un vil lucre! Ne méprisez pas aujourd'hui à

ce point ce vil métal, que vous recherchez par tous moyens! Ne parlez pas de foi violée! d'engagements méconnus, alors que j'ai été forcé de vous rappeler vos paroles violées et vos promesses qui n'ont pas été tenues. C'est vous qui m'avez obligé à entrer, bien malgré moi, dans ces détails, au risque de compromettre votre réputation, mais forcé que j'étais de défendre la réputation d'hommes honorables, que vous avez attaqués avec autant de violence que d'injustice. »

Cette réplique, si littéraire et si piquante, a produit sur l'auditoire nombreux une impression très-vive.

Me Boinvilliers. — « La prose de M. de Balzac a fourni à mon adversaire sa réplique presque tout entière.

« Ces citations sont venues là, qu'on me permette de le dire, on ne sait pourquoi. Mon adversaire a-t-il voulu s'amuser aux dépens de sa cause? Était-ce bien à vous qu'on s'adressait dans ce moment, ou plutôt tout cela n'était-il pas préparé à l'avance comme une satisfaction désespérée qu'on se donne quelquefois dans un mauvais procès?

« Mon honorable confrère n'est-il pas ici, à son insu, venu en aide aux petites haines des entrepreneurs de littérature, et ne fallait-il pas, par tous les moyens possibles, chercher à jeter du ridicule sur les productions qui n'appartiennent plus à la *Revue?* Ne voulait-on pas, le procès dût-il en souffrir, attaquer l'homme de lettres, désormais ennemi ou rival?

« Quant à moi, qui défends le procès de M. de Balzac et non sa prose, j'ai fini sur ce point. Vous apprécierez ces choses, mais vous avez entendu la lecture de ces lettres complaisantes dans lesquelles des amis de MM. les éditeurs de la *Revue* sont venus dire que M. de Balzac avait coutume de refuser la fin des articles dont il donnait le commencement. Vous savez, messieurs, ce que de telles lettres peuvent valoir en justice. Et d'ailleurs, ces lettres sont-elles de nature à changer en quoi que ce soit le caractère des faits que nous reprochons à nos adversaires? Et quant à cette sentence arbitrale dont mon confrère vous a parlé sans la connaître, la voici, vous la lirez vous-mêmes, et vous verrez comment elle repousse des calomnies qui n'ont pas même ici le mérite de la nouveauté.

« Nos adversaires ont-ils ou non abusé de notre confiance, vendu la propriété qui ne leur appartenait pas, trahi par l'appât d'un vil lucre la communication intime d'un manuscrit ébauché? Telle est la question du procès. Sur ce point, nos adversaires ne nient pas le fait; ils l'eussent nié en vain d'ailleurs, car le fait a été par eux avoué devant quatre personnes dignes de foi.

« Vous serez donc sévères, messieurs. Vous prononcerez la condamnation demandée par M. de Balzac, condamnation que la conduite de nos adversaires a rendue indispensable, et dont leur langage à l'audience vous fera sentir davantage la nécessité. »

PIÈCE JUSTIFICATIVE.

MM. les directeurs de la *Revue de Paris,* nous demandant s'il n'a pas toujours été dans l'usage entre nous de tolérer le communication des bonnes feuilles de

nos articles à la *Revue Étrangère* de Saint-Pétersbourg, dans le but de combattre les contrefaçons belges et allemandes, nous nous faisons un devoir de déclarer que nous n'avons jamais pu songer à refuser notre assentiment à une communication qui sert la *Revue,* sans porter préjudice à nos intérêts.

ALEX. DUMAS. LÉON GOZLAN.
ROGER DE BEAUVOIR.
FRÉDÉRIC SOULIÉ. E. SUE.
MÉRY.

Je dis plus, — c'est tout à fait le droit de la *Revue.* La contrefaçon, cette ruine de la littérature moderne, étant malheureusement dans le *droit des gens,* quoi de plus juste que de se contrefaire soi-même? Ainsi fait la *Revue* quand elle peut.

JULES JANIN.

Non-seulement je regarde cette faculté de communiquer nos feuilles aux revues étrangères comme un droit concédé par nous à la *Revue de Paris,* qui, sous les directions successives de M. Véron, de M. Pichot et sous la direction actuelle, a rendu tant de services aux gens de lettres; mais je pense que c'est le moyen le plus puissant d'attaquer la contrefaçon belge, qui nuit tant aux intérêts des gens de lettres en France. Une évidente mauvaise foi peut seule élever un différend à ce sujet.

A. LOÈVE-VEIMARS.

Revue de Paris, 29 mai 1836.

III.

UN DERNIER MOT A M. DE BALZAC.

Notre procès avec M. Balzac est terminé. La *Revue de Paris,* après tout, a obtenu ce qu'elle tenait à obtenir : M. Balzac est connu à fond du public; les avances de la *Revue* lui seront rendues; elle gagne à ce débat 2,100 francs et la fin du *Lys dans la vallée,* que M. Balzac ne lui livrera pas. Nous devons dire que si, en cette occasion, la *Revue de Paris* a eu tort, elle a eu le grand tort de se fier à la parole de M. Balzac, sans conventions écrites; de prendre au sérieux un romancier aux abois qui se confond en promesses, d'attendre une œuvre complète du *grand* écrivain qui n'a jamais rien terminé. En fait de loyauté et de probité littéraire, nous pouvons marcher la tête haute; aucun des faits de notre récit de dimanche ne saurait être contesté. Or, en ces sortes de débats, c'est le public qui est le véritable juge, c'est lui qui dit avec son mépris : « Vous n'êtes qu'un homme d'argent, vous qui ne devriez être qu'un hommes de lettres. »

Cependant à cette très-véridique histoire de ses tristes procédés envers nous, M. Balzac a répondu, dans son journal, par un très-long *factum,* qui est pour le moins aussi *original* que ses *Contes drôlatiques, l'œuvre la plus originalement*

conçue de cette époque, comme dit M. Balzac lui-même, en parlant de son livre[1]. Pour l'édification de nos lecteurs, nous leur dirons en peu de mots ce que contient ce *mémoire à consulter* de M. Balzac.

1. M. Balzac a la naïveté de nous accuser d'avoir *tué* ses *Contes drôlatiques* par *quatre lignes foudroyantes.* On sera peut-être curieux de lire ces lignes foudroyantes, que nous imprimions en 1832 :

« Si M. de Balzac avait pu faire accroire que le premier dizain de ses *Contes drôlatiques* n'était pas de lui, peut-être eût-il obtenu les honneurs d'une enquête; peut-être se fût-il rencontré un érudit de la force et de la conscience du docteur Blair, capable d'écrire une dissertation in-4° sur la date probable et l'authenticité présumée de l'auteur imaginaire. Mais la première condition d'un pareil charlatanisme, c'était la connaissance du XVIe siècle et de son langage. Or M. de Balzac ne paraît pas avoir étudié quinze jours le style de Marguerite, de Marot, de Rabelais et de Montaigne. Il ne sait pas même l'orthographe des mots de la vieille langue. En trois lignes j'ai compté une douzaine d'erreurs grossières. De toutes façons, Chatterton avait plus beau jeu; il se fût bien gardé de confondre le style artificiellement antique du Spencer avec la versification anglo-normande des *Contes de Canterbury.* Il n'eût pas pris l'érudition laborieuse des courtisans d'Élisabeth pour la langue usitée à la cour de Richard II. M. de Balzac ne s'est pas mis en mesure de retrouver, à deux siècles de distance, la syntaxe et la phraséologie française. Il ne paraît pas très-familier avec les monuments de notre vieille littérature. Mais il a signé ses contes, il les avoue et les revendique comme son patrimoine, comme sa part de génie et de gloire en ce monde. La question d'érudition peut se vider en deux mots : il ne sait pas, il n'a pas étudié. Reste la question littéraire placée en dehors de l'exactitude littéraire du langage. Au lieu de *la mye du roi,* lisez *la maîtresse du roi,* au lieu d'une *dague,* une épée, et la discussion se simplifie.

« Les *Contes drôlatiques* sont-ils amusants? Vraiment non. Ils sont obscènes et ne sont pas lascifs. Parmi les innombrables héroïnes qui figurent dans les pages du nouveau volume, j'ai compté bien des prostituées et pas une courtisane. Les *joyeusetés* que l'auteur leur attribue peuvent convenir aux portefaix de Rome, dans la sixième satire de Juvénal, ou bien aux pages de Rétif de la Bretonne; mais je n'en sais pas une qui puisse s'appeler Aspasie, Phryné, Laïs, Ninon, Louison d'Arquien ou Henriette Wilson.

« C'est partout et à tous propos une débauche réfléchie, froide, calculée, et qui n'a rien de libertin, parfaitement étrangère à la troisième âme que Platon nous donne, à l'âme *concupiscible.* Rien d'ardent ni de spontané, rien qui rappelle l'impudeur naïve de Venise ou de Madrid, l'innocente effronterie des femmes *folles de leur corps.* Au lieu de cela, que trouvons-nous? Rien autre que l'impuissante lubricité d'un vieillard. »

Quelques mois auparavant, nous disions à propos des *Contes bruns* (M. Balzac était un des auteurs de ces contes) :

« A vrai dire, le talent de l'auteur de *Sarrazine* sent l'opium, le punch et le café; rarement son imagination ressemble à la poésie. Il ne soupçonne pas les plus simples secrets du style, mais il sait son métier. Il sait faire un conte comme on sait faire un habit ou une maison. Quand il rencontre une donnée, il la mène à bout et l'épuise, comme font les cochers de fiacre ou de cabriolet d'un cheval qu'ils achètent pour l'achever. Son art, que je ne veux pas nier, n'a peut-être pas d'existence littéraire; jusqu'à présent le succès l'absout. »

M. Balzac, qui nous reproche de nous être brouillés avec M. Gustave Planche; M. Balzac, qui s'est brouillé une première fois avec nous pour avoir publié ces lignes, ignore-t-il donc encore de qui sont ces lignes *foudroyantes?* En ce cas, nous aurions la charité de le lui apprendre, *et ceci, M. Planche l'attesterait au besoin.*

Il résulte assez clairement de toutes les plaintes de M. Balzac que, quelles que fussent les sollicitations qu'on nous fît, bien que prêts à le satisfaire *sincèrement,* comme il le déclare, *sous les rapports pécuniaires,* nous n'avons jamais fait fléchir les devoirs de la critique à son égard, soit par des louanges convenues, soit même par le silence.

M. Balzac commence par annoncer que jusqu'ici la *pudeur de son âme* l'a empêché de répondre à la critique. Il aime mieux *faire envie que pitié,* et il ne voudrait pas de la gloire de Jean-Jacques Rousseau à ce prix. Que M. Balzac se rassure : il nous ferait encore pitié cent fois plus que nul ne songerait à l'affliger de la gloire de Jean-Jacques Rousseau !

M. Balzac professe un grand mépris pour la presse ; il obéit en ceci à l'exemple de ses *confrères* indignes, lord Byron, Schiller et Voltaire, qui a si bien dit son fait à Fréron. Il faut voir comme M. Balzac traite cavalièrement *trente journaux,* qui ont osé parler sans respect de sa canne, de sa robe de chambre et de son boudoir !

Mais enfin M. Balzac, forcé dans son mépris pour les journaux, s'est souvenu de l'abbé Maury, qui répondait, par un seul mot, à la multitude ameutée. M. Balzac s'est décidé, lui aussi, à dire son mot pour sa défense ; ce mot-là fait un volume au bout duquel on peut répéter, sans peur, le mot de l'abbé Maury : *Y voyez-vous plus clair?*

Donc parmi la *grande quantité d'œuvres* de M. Balzac se trouve ce trop fameux *Lys dans la vallée* qu'il avait vendu à la *Revue de Paris;* plante humble et inodore, ognon mal venu sur le terrain de ce grand génie que notre argent n'avait pu féconder. C'était le moment solennel choisi par M. Balzac pour rassembler les *mille petites pierres de sa mosaïque, pour aborder la grande question du paysage.* Cette œuvre, *belle de pensée, sinon parfaite d'exécution,* s'écrie M. Balzac avec sa modestie ordinaire, *exigeait une grande tranquillité d'existence,* quand soudain l'auteur se sentit attaquer de toutes parts. Les trente journaux le traitaient comme ils avaient traité M. de Villèle, pendant qu'il se conduisait comme M. de Chateaubriand ; on l'accusait comme M. Thiers ou M. Guizot, pendant qu'il agissait comme M. de Lamartine ! Voyez l'injustice de la critique ! on osait dire que M. de Balzac avait un riche boudoir, de longs cheveux bouclés à l'enfant, et une grosse canne à gros pommeau d'or ! cruelles injures ! mais le grand Frédéric n'a-t-il pas été, lui aussi, exposé aux brocards ? Il est vrai, se répond à lui-même M. Balzac ; mais il était *roi et il avait cinquante mille hommes pour faire adorer ses vices et ses vertus.* M. Balzac a tort, dans cette adoration de vices et de vertus, il ne compte pas ses lecteurs.

Ainsi de *caricatures en portraits,* de *petits journaux en mensonges,* M. Balzac en est venu à voir attaquer même son propre nom. On lui conteste la célèbre particule *de;* on lui demande pourquoi il s'appelait Balzac, Balzac-Saint-Aubin quand il était imprimeur-romancier, et pourquoi il s'appelle *de Balzac* depuis qu'il a jeté dans le monde cette *grande quantité d'œuvres !* A quoi M. Balzac Saint-Aubin vous répond qu'il s'appelle de Balzac comme M. de Fitz-James s'appelle M. le duc de Fitz-James ; qu'il *est d'une vieille famille gauloise* (vous l'entendez, gauloise ! pair de Charlemagne ! famille française, qu'est-cela ? gauloise !). *Ce n'est pas sa faute* à lui, pauvre homme ! Bien plus, M. de Balzac va vous prouver que les Bourbons et les Montmorency et autres gentilshommes français doivent baisser armoiries devant lui qui est Gaulois, et un vieux Gaulois encore ! En effet, ce nom de Balzac est un nom patronymique (*patronymiquement* ridicule et gaulois) ; il a toujours été *de Balzac,* rien que cela ! pendant que les Montmorency, ces malheureux

Montmorency, se sont appelés autrefois Bouchard; pendant que les Bourbons, famille secondaire et qui n'est ni patronymique ni gauloise (vieille Gaule s'entend), se sont appelés Capet. M. de Balzac est dont plus noble que le roi. Cependant il est bon fils, il consent à n'être qu'un simple gentilhomme, comme MM. de Chateaubriand et de Talleyrand. Quant à s'être appelé Balzac autrefois, il vous répond que M. le baron Trouvé mettait sur son enseigne : *Imprimerie de Trouvé*. D'ailleurs M. Balzac tient si fort à sa particule *de*, qu'il prétend même que, si au lieu d'avoir en naissant le nom patronymique et vieux gaulois *de Balzac*, il s'était appelé *Manchot*, il aurait mieux aimé s'appeler de Voltaire. Mais en ceci que M. Balzac se rassure encore : les chefs de journaux et les éditeurs qui ont eu des relations avec lui sont là pour affirmer qu'*il n'est pas Manchot*.

Nous ne rentrerons pas à la suite de M. Balzac, qui ne s'appelle pas d'Entragues (il l'avoue à regret pour les d'Entragues), dans les détails de ce procès; Me Chaix-d'Est-Ange, un de ces hommes d'honneur dont la conviction vaut cause gagnée, en a dit plus que nous ne saurions dire; nous ne voulons pas d'ailleurs prolonger des débats toujours inconvenants pour l'honneur et la dignité des lettres. Qu'il nous suffise de maintenir dans son entier le récit de nos *malversations* envers M. Balzac. Nous aurions trop beau jeu à lui répondre encore cette fois : il n'est pas vrai que nous ayons jamais accepté le *Lys* en la place des *Mémoires d'une jeune Mariée;* il n'est pas vrai que vous nous ayez jamais livré tout *Séraphita;* il n'est pas vrai qu'un de nos juges soit un des propriétaires de la *Revue de Paris;* il n'est pas vrai que nous ayons jamais ameuté les journaux contre M. Balzac; il n'y a que M. Balzac dans le monde qui soit assez puissant pour soulever cette indignation universelle; il n'est pas vrai que nous ayons fait annoncer un jugement par défaut contre M. Balzac (ceci était le jugement du public qui se trompait); il n'est pas vrai que la direction actuelle ait jamais sollicité M. Balzac; elle le connaissait trop bien, comme aussi on connaît trop bien M. Balzac pour qu'on puisse croire qu'il ait jamais imploré le silence de l'admiration sur les chefs-d'œuvre qu'il proclame lui-même des chefs-d'œuvre, témoin le *Livre mystique*, vendu avec prime d'un article anticipé. Il n'est pas vrai non plus que nous ayons jamais perdu les épreuves d'un volume in-8° intitulé l'*Absolution* (nous ne sommes pas assez riches pour nous exposer à des pertes semblables)! D'abord, nous n'avons jamais eu, M. Balzac pas plus que nous, un volume de M. Balzac intitulé l'*Absolution*. Cette *Absolution*, dans laquelle M. Balzac, c'était son expression, *voulait absorber Mérimée et Janin*, se composait, non plus cette fois d'une tête sans queue, ou d'une queue sans tête, selon l'usage de l'écrivain patronymique, mais d'un pauvre petit milieu qui attendait sa fin et qui désirait son commencement. Vain espoir! L'*Absolution* est restée à son *meâ culpâ*, et après avoir langui toute une année dans une coin de l'imprimerie, l'imprimeur rendit tel quel cet illustre fœtus à son père, qui depuis ce temps ne l'a pas encore tiré de son bocal!

Quant à la façon leste et pédante avec laquelle M. Balzac traite des hommes de talent et de cœur qui valent mieux que lui, nous croirions faire injure à ces hommes en prenant leur défense : leur vie et leurs œuvres les défendent assez. MM. Eugène Sue, Alex. Dumas, Jules Janin, Loève-Veimars, Nisard, L. Gozlan,

Ph. Chasles, Paul Lacroix, F. Soulié, Méry, Roger de Beauvoir, sont à l'abri des insinuations de M. Balzac. Nous souhaitons au vieux Gaulois le style et la probité littéraire de ces hommes, qui ne sont que des écrivains français. Et pour ce qui regarde M. Pichot, comment M. Balzac a-t-il osé permettre ces plaisanteries de mauvais goût envers un homme qui lui a rendu (comme nous, au reste) de si grands services dans tant d'occasions pressantes où il s'agissait d'éteindre ces touchantes dettes que vous savez?

Mais quelle est la voix qui ne s'élèvera pour répondre à notre terrible ennemi? M. Capo de Feuillide, qu'il *épargne,* dit-il, est là pour lui répondre et pour le remettre dans la question. M. Forfellier, au besoin, ne fera pas attendre son blâme. Cette consultation de la littérature et de la critique contemporaines toute en notre faveur, M. Balzac veut en atténuer l'effet en disant qu'elle n'est pas signée de tous les noms contemporains. M. Balzac veut-il que nous la lui envoyons, franc de port, chargée de signatures? Il sait bien que pas un nom de quelque poids ne manquera! Il le sait, car en lui-même il s'est dit plus d'une fois que c'était une méchante action que de tromper des lecteurs confiants pour lesquels on ne saurait avoir trop de respect et de dévouement; que c'était une méchante action de mettre à profit les anciennes amitiés pour les tourner en fiel et en haine. M. Balzac sait tout cela mieux que nous, et aussi que c'est chose déloyale de dénaturer traîtreusement tout un procès littéraire, la pire espèce de procès et les plus difficiles à juger.

Mais encore une fois, assez de reproches. Il y a arrêt, un arrêt qui décide que M. Balzac est plus blanc que son *Lys dans la vallée.* Donc que M. Balzac aille en paix! Qu'il se repose à côté de ses illustres amis lord Byron, Walter Scott, Schiller; qu'il chante comme Rossini; qu'il corrige ses épreuves plus souvent que Meyerbeer; qu'il soit plus gentilhomme que M. de Chateaubriand ou M. de Talleyrand; qu'il se console des injures des journaux comme Voltaire; qu'il donne bénévolement la main aux Montmorency et aux Bourbons, qui pourtant n'ont pas de noms patronymiques; il est son maître, il est quitte envers nous, ses *bienfaiteurs!* A l'heure qu'il est, M. Balzac, qui a voulu refaire les Mémoires de Beaumarchais, cherche dans son affaire une comédie à la Beaumarchais. Cherchez-la, monsieur, avec tout l'esprit d'observation qui vous distingue; mais nous avons bien peur que vous ne la cherchiez longtemps.

Allez donc, emportez loin d'ici cette *immense quantité d'œuvres* dont vous dérobiez la plus belle moitié à l'admiration de l'Europe sous le manteau troué de Saint-Aubin; ce pauvre feu Saint-Aubin, que vous avez voué au ridicule et qui, nous en avons peur, vous le rendra bientôt. Allez, *décidez la grande question du paysage;* achevez, si vous pouvez, ce monument de géant, *construit avec tant de petites pierres,* comme vous dites. Allez *accomplir avec votre plume ce que Napoléon n'a pu accomplir avec son épée!!!* Allez, grand homme! allez, Rétif de la Bretonne! allez, Balzac! allez, Saint-Aubin! allez, de Balzac! allez Crébillon fils quand vous écrivez le français et non le gaulois! allez! Seulement, gardez-vous de parler à l'avenir de honte ou de mépris, car nous vous répondrions comme ce Beaumarchais que vous devez faire oublier : *Vous prenez-vous pour un écho?*

II

UN GRAND HOMME DE PROVINCE A PARIS[1]

PAR M. DE BALZAC.

A. Th. —

Vous m'avez rendu un triste service ; il y avait déjà bien longtemps que j'avais renoncé à l'amusant charlatanisme des *Scènes de la Vie privée* et des *Scènes de la Vie de province*. Cette phraséologie pénible, à laquelle s'est habitué l'auteur, ne peut pas convenir longtemps à un lecteur qui recherche, avant tout, les belles pages bien écrites et qui place en seconde ligne l'intérêt et l'émotion. Vous savez qu'on fait à Genève des boîtes à musique qui sont très-recherchées des enfants et des femmes. Ces boîtes jouent alternativement deux airs uniques, une valse et une complainte ; après la valse la complainte, après la complainte la valse ; cela dure ainsi jusqu'à ce que la machine se détraque. Les romans de M. de Balzac ressemblent tout à fait à cette musique captive, à cette boîte sonore dont le rouleau tourne toujours dans le même sens pour produire le même résultat, si bien que j'avais résolu de ne plus laisser chanter à mes oreilles ni cette valse, ni cette complainte monotones. Quand par hasard j'entendais de loin quelques-unes de ces notes perdues dans les airs, je disais, comme les convives de Cléopâtre : *Les dieux s'en vont !* Assez d'autres lecteurs restaient à M. de Balzac. Que voulez-vous ? Il y a des gens qui aiment l'orgue de Barbarie ; une fois plantés sur leurs deux pieds, et tant que tourne la manivelle, ils ne changeraient pas ce plaisir de carrefour contre une symphonie de Haydn ou de Mozart.

Mais cette fois vous êtes venu à moi d'un air empressé, et avec ce sourire mystérieux qui n'annonce rien de bon, vous avez jeté sur ma table deux volumes assez mal imprimés sur du papier de cuisine. — Lisez cette histoire, m'avez-vous dit, et vous m'en direz de bonnes nouvelles ; vous verrez comment la littérature contemporaine est traitée, quelles accusations sont portées contre les petits journaux et contre les grands libraires ; vous allez apprendre enfin toutes les déceptions et tous les crimes de cette vie littéraire que vous aimez tant. Lisez donc, ceci vous regarde : *Tua res agitur*. — En vain vous ai-je prié et supplié d'éloigner de moi cet étrange calice, ce verre de cabaret rempli de gros vin et d'eau de Cologne, vous n'avez tenu compte de ma prière ; vous avez voulu que, sans retard, sans achever mon livre commencé, je me misse à cette besogne ; et comme à tout prendre je

1. Article de Jules Janin, extrait de la *Revue de Paris*, numéro de juillet 1839.

n'ai rien à vous refuser, j'ai fermé en soupirant le beau livre que je lisais sous les arbres, pendant que les oiseaux chantaient; je suis rentré chez moi pour parcourir, sans avoir à rougir devant personne, ces deux volumes auxquels j'étais condamné.

Mais à peine eus-je ouvert, selon votre prescription, cette histoire d'*Un Grand Homme de province,* je découvris que je n'étais même pas au commencement de mes peines. En effet, les premières lignes de la préface prévenaient le bénévole lecteur que les six cents pages qui allaient suivre, n'étaient guère que la queue plus ou moins longue d'une introduction intitulée : *les Illusions perdues.* Par cette même préface le lecteur était prévenu en même temps, non sans un grand *déplaisir* de l'auteur, que cette fois encore cette histoire ne serait pas achevée. Aussitôt je fermai le livre, vous jugez avec quel transport de joie; car je croyais avoir trouvé là un bon prétexte de ne pas le lire. — Bon! me disais-je à moi-même, voilà une histoire sans queue ni tête; je n'ai pas lu le commencement, la fin du livre ne sera pas faite dans six mois ; j'ai du temps de reste. — Aussitôt, tout joyeux, je revenais à ces vieux livres qui ont eu tout de suite un commencement, un milieu, une fin; nobles chefs-d'œuvre, dont la contemplation vous rend meilleur. Au contraire toutes ces misères modernes, écrites au hasard, sans plan, sans but et comme si l'on traçait sur le papier le plus fantastique des châteaux en Espagne, vous donnent je ne sais quelle impatience nerveuse que vous avez bien de la peine à contenir.

Vous, cependant, vous guettiez votre proie, vous aviez prévu l'objection, et soudain je vous vis arriver tenant sous votre bras cette malheureuse introduction des *Illusions perdues;* vous aviez pris plus qu'à l'ordinaire votre air naïf et bon enfant : — Voici, m'avez-vous dit, un préliminaire qu'il faut parcourir; ceci s'appelle la première journée d'une *trilogie*, mais ne prenez pas garde à cet argot littéraire. Je veux vous prévenir aussi que, si dans le cours de cette lecture vous rencontrez Mme de Sérizy, M. de Marsay, M. de Rastignac, Mme de Nucingen, la *pauvre duchesse* de Langeais, Mme d'Espard, les deux Vandenesse, lady Dudley, le général Montriveau, MM. Finot, Blondet, Dauriat, Desplein et tant d'autres, ne vous mettez pas en peine, faites tout comme si vous connaissiez ces messieurs-là depuis longtemps, on vous rirait au nez si vous demandiez d'où ils sont, d'où ils viennent, ce qu'ils veulent? Encore une fois, ces messieurs et ces dames sont les héros d'une immense trilogie en cinquante volumes, dont la présente trilogie n'est qu'un imperceptible fragment. L'auteur vous le promet, un temps viendra, mais ce temps est loin encore, où les diverses parties de cette *divine comédie* seront cousues l'une à l'autre par un fil imperceptible. Maintenant que vous voilà prévenu, entrez-moi d'un pas ferme dans cette histoire de l'humanité sociale, faites comme si vous aviez lu *l'Interdiction, la Haute Banque, Louis Lambert,* et surtout *Profil de Marquise.*

A cela il n'y avait rien à répondre; sans plus me défendre, je me mis à lire en toute hâte, et non sans pousser de profonds soupirs, les deux volumes que voici :

La scène commence dans la ville d'Angoulême et dans l'imprimerie de Jérôme-Nicolas Séchard, un vieil avare taillé sur le patron de M. Grandet. Nous n'avons

guère le temps de nous arrêter sur le portrait du père Séchard; sachez seulement qu'il était *court et ventru* comme beaucoup de ces *vieux lampions qui consomment plus d'huile que de mèche.* Le fils de ce lampion est un grand jeune homme nommé David. David est savant, dévoué, plein d'honneur. C'est un homme de génie; son père, qui veut enfin se retirer des affaires, commence par revendre à son fils, à un prix fou, les horribles ustensiles de son imprimerie; il n'aurait pas osé en demander ce prix-là à un étranger, mais avec son fils un bon père se permet tout; ce qui console M. David Séchard du mauvais marché qu'il fait avec son père, c'est qu'il a un ami nommé Lucien Chardon; ce Lucien Chardon sera, s'il vous plaît, le héros de ce livre, et voilà pourquoi nous nous y arrêterons longuement.

M. Lucien Chardon, le père, était pharmacien à Angoulême; en 1793 il avait tiré de l'échafaud, pour l'épouser, Mlle de Rubempré, dernier rejeton de cette grande famille. Le brave homme était mort comme il venait de découvrir un secret contre la goutte avec lequel il aurait fait sa fortune. Restée seule et sans appui, avec deux enfants pour toute fortune, Mme veuve Chardon avait vendu la pharmacie de son mari; elle avait placé son fils au collége, sa fille chez une blanchisseuse, elle-même elle s'était faite garde-malade. David Séchard s'estima donc fort heureux de remplacer son père à tout prix, pour pouvoir nommer son ami Lucien prote de l'imprimerie, aux appointements de 50 francs par mois : j'oubliais de vous dire que Mme Chardon, la mère, gagnait 30 sous par jour chez ses malades, sa fille 20 sous chez la maîtresse blanchisseuse. Ce bruit d'argent et cette horrible odeur de billon reviendront souvent dans mon récit; mais à qui la faute? sinon à M. de Balzac, qui fait dépendre la destinée de ses héros, et je dis de presque tous ses héros, d'une pièce de 50 centimes.

A peine Lucien fut-il devenu le prote de David, qu'il s'occupa à faire des vers, car vous pensez bien qu'avec un rêveur comme David Séchard, l'imprimerie n'allait guère. L'imprimerie gagnait à peine 300 francs par mois, sur lesquels on prélevait 50 francs pour Lucien, les gages de la bonne, les impositions et le loyer du père Séchard; à peine le malheureux David avait-il 100 francs par mois pour toute sa personne. Encore eût-il bientôt fait banqueroute, si les frères Cointet, imprimeurs de l'évêché, n'avaient pas protégé l'imprimerie David pour éviter un autre concurrent plus sérieux.

Je vous fais grâce des détails de la maison de David; vous les savez par cœur. C'est à peu près la même muraille lézardée, ce sont les mêmes poutres vermoulues, les mêmes vitraux brisés que vous avez rencontrés dans tous les contes de l'auteur. M. de Balzac excelle à reproduire ces affreux détails de la misère; mais la misère est uniforme, elle se compose, en tous lieux, des mêmes ingrédients horribles. A force de varier ce thème éternel de la maison qui a froid, de l'homme qui a faim, du toit croulant, de l'habit percé aux coudes, il faut bien finir par se répéter quelque peu. Je sais bien qu'il y a des peintres qui n'ont fait dans leurs vie que des marines, d'autres peintres qui n'ont produit que des soleils couchants; mais ces belles œuvres gagnent beaucoup à être dispersées çà et là dans les musées. Réunissez dans la même galerie tous les Claude Lorrain par exemple, et vous

verrez combien ces tableaux perdront de leurs charmes ; ce qui ne veut pas dire que M. de Balzac soit un Claude Lorrain.

D'ailleurs, il n'en est pas des travaux de l'écrivain comme des travaux du peintre. Le peintre a le droit de se répéter ; ses œuvres, quelle que soit leur popularité, sont destinées à une publicité si restreinte, qu'à tout prendre le peintre a raison de revenir à chaque instant aux détails dans lesquels il excelle. Téniers n'a guère reproduit que des gens qui boivent, qui mangent ou qui fument; au milieu de tous ces gens-là, il en est toujours un qui, tourné contre la muraille, s'occupe à toute autre chose qu'à boire. Eh bien, on n'en veut pas à Téniers de cette gaieté souvent répétée; ces aimables tableaux, si remplis de fumée de tabac et d'heureuse ivresse, porteront au loin le calme et le délire des cabarets flamands, sans qu'une toile nuise à une autre toile, sans qu'on dise, en voyant le *Déjeuner de Jambon :* J'ai déjà vu la *Chemise blanche.* Tout au rebours dans un livre, que dis-je ? *dans une œuvre.* Comme la même œuvre littéraire est destinée à être mise sous les yeux de tous les mêmes lecteurs, il ne faudrait pas faire revenir trop souvent les mêmes murailles lézardées, les mêmes vestes trouées, les mêmes petits jeunes gens qui n'ont pas d'habit et pas de linge; autrement vous ôteriez un des plus grands attraits et en même temps une des plus grandes difficultés de l'art d'écrire : la variété dans l'abondance. Mais revenons à notre héros; aussi bien est-il temps que nous vous fassions son portrait.

« Lucien se tenait dans la pose gracieuse trouvée par les sculpteurs pour le Bacchus indien. Son visage avait la distinction des lignes de la beauté antique, c'étaient un front et un nez grecs, la blancheur veloutée des femmes, des yeux noirs tant ils étaient bleus, des yeux pleins d'amour et dont le cristallin le disputait en fraîcheur à celui d'un enfant. Ces beaux yeux étaient surmontés de sourcils comme tracés par un pinceau chinois et bordés de longs cils châtains. Le long des joues brillait un duvet soyeux dont la couleur s'harmonisait à celle d'une blonde chevelure naturellement bouclée. Une suavité divine respirait dans ses tempos d'un blanc doré. Une incomparable noblesse était empreinte dans son menton court, relevé sans brusquerie. Le sourire des anges errait sur ses lèvres de corail rehaussées de belles dents. Il avait les mains de l'homme bien né, des mains élégantes, à un signe desquelles les hommes doivent obéir et que les femmes aiment à baiser. Lucien était mince et de taille moyenne. A voir ses pieds, un homme aurait d'autant plus été tenté de le prendre pour une jeune fille déguisée, que, semblable à la plupart des hommes fins, pour ne pas dire astucieux, il avait les hanches conformées comme celles d'une femme. Cet indice, rarement trompeur, était vrai chez Lucien, que la pente de son esprit remuant amenait souvent, quand il analysait l'état actuel de la société, sur le terrain de la dépravation particulière aux diplomates, qui croient que le succès est la justification de tous les moyens, quelque honteux qu'ils soient. L'un des malheurs auxquels sont soumises les grandes intelligences, c'est de comprendre forcément toutes choses, les vices aussi bien que les vertus. »

Quel style! la description de l'alouette, par Dubartas, est un chef-d'œuvre, comparée à ce galimatias double. Que je voudrais bien voir un de nos maîtres dans

l'art d'écrire assister à cette *blancheur veloutée*, au cristallin *de ces yeux noirs à force d'être bleus*, à ces *sourcils comme tracés par un pinceau chinois*, à ces *tempes d'un blanc doré*, à ce *menton court et pourtant relevé;* quant aux *lèvres de corail*, c'est là une couleur un peu bien vieille pour des lèvres quelconques. Ce qu'il y a de plus merveilleux dans ce portrait, ce sont des *hanches* conformées comme *celles d'une femme :* ces hanches doivent gâter, que vous en semble? la grande beauté de M. Lucien ; bien plus, pour peu que la voix du jeune homme ne soit pas encore formée, ces hanches-là doivent être horribles à voir. Quant à la conclusion, que *les grosses hanches annoncent les esprits les plus fins,* ceci est d'une physiologie si savante, qu'il nous est impossible de dire où cela s'arrête, où cela commence. Ceux qui ont eu l'insigne honneur de voir de près M. de Talleyrand, M. de Metternich ou M. de Nesselrode, pourraient seuls vérifier l'assertion de M. de Balzac; si la chose est vraie, la diplomatie s'enrichira d'un mot nouveau; on ne dira plus : C'est un homme de génie, c'est un esprit fin, il a peu de talent; mais on dira : *C'est une fameuse paire de hanches, ce sont des hanches bien conformées, des hanches médiocres.* Quelle singulière façon de reconnaître les diplomates, et qui jamais s'y serait attendu ?

Vous pensez que l'imprimerie et l'amitié de David Séchard ne suffirent pas longtemps à ce beau Chardon ; il se mit à faire des vers et à faire l'amour. Pour commencer, il adressa ses vers et son amour à la plus grande dame d'Angoulême; Mme de Bargeton, née Anaïs de Négrepelisse, élève de l'abbé Miolans, femme de trente-six ans et de 12,000 livres de rentes. Mme de Bargeton prenait la lyre à propos d'une bagatelle. Elle avait le grand défaut d'employer des superlatifs « qui *pyramidalisaient* sa conversation. » Cette belle dame ne résista pas longtemps au *Bacchus indien.* Lucien fut introduit dans cette maison ; aussitôt chacun, dans la ville d'Angoulême, se regarda épouvanté : — Où allons-nous? le fils d'un apothicaire et d'une sage-femme chez Mme de Bargeton ! Le scandale fut grand; la ville d'Angoulême s'en occupe encore. Lucien cependant se préparait, non sans trouble, à cette grande présentation. Il appela sa sœur à son aide. Sa sœur lui acheta des souliers fins, un habillement neuf, elle lui garnit sa meilleure chemise d'un jabot qu'elle plissa elle-même. Ne faites guère attention à ces détails, car vous les verrez arriver plus d'une fois, et singulièrement augmentés, dans tout le cours de ce récit. Ainsi vêtu, Lucien se rendit chez Mme de Bargeton. Il trouva la dame assise sur un petit canapé *à matelas piqué. La reine* ne se leva point, mais elle *se tortilla fort agréablement sur son siége,* et le poëte fut très-ému de ce *trémoussement serpentin.* Il le trouva *distingué,* ajoute l'auteur, avec une naïveté digne de M. Lucien, Quant au costume de la dame, il n'était guère moins distingué que son *trémoussement.* Elle portait sur la tête un béret tailladé en velours noir; son front était déjà ridé, ses *yeux gris étaient cernés par une marge nacrée,* le nez offrait une *courbure bourbonnienne,* les joues étaient *couperosées sur les pommettes;* elles étaient *flétries,* et même ces malheureuses pommettes avaient déjà des *tons de brique.* Telle est pourtant la dame qui va faire battre le cœur de ce beau Lucien. Elle l'appela d'abord cher Lucien, puis *cher, tout court.* Lucien voulut l'appeler Naïs, comme l'appelait tout le monde; elle voulut qu'il l'appelât Louise. La saison

se passa dans tous ces enfantillages. David Séchard fut singulièrement négligé par son ami; Lucien peu à peu oublia même sa sœur; l'orgueil entra dans son âme. A chaque instant il composait des vers : *à elle*. Quand ces vers étaient faits, il les lisait dans le grand salon de Mme de Bargeton, en présence de tous les grands seigneurs d'Angoulême; on l'accablait de louanges et d'amour; on ne l'appelait plus Chardon, du nom de son père l'apothicaire, mais monsieur de Rubempré, du nom de sa mère. Bien plus, il aspirait déjà à une gloire plus grande. L'admiration de sa ville natale le fatiguait; il rêvait à la gloire parisienne. Il ne songeait plus ni à David, ni à sa sœur. Cependant David était devenu son beau-frère; il avait épousé Mlle Chardon aussi pauvre que lui. Les deux époux, à peine mariés, n'eurent pas d'autre soin que de donner 2,000 francs à Lucien. Pour ces 2,000 francs, David Séchard et sa femme engagèrent tout leur avenir. Ainsi le poëte se mit en route; « il garda sur lui sa meilleure redingote, son meilleur gilet et l'une de ses deux chemises fines. » A la porte voisine, Mme de Bargeton le prit dans sa calèche, Mme de Bargeton enlève Lucien! Chemin faisant, Lucien eût plusieurs torts avec la dame. Il eut le tort de s'étonner qu'elle payât ses chevaux de poste, il eut le tort de ne pas *s'expliquer certains sourires* qui échappèrent à Louise, il eut le tort de la conduire dans une chambre d'auberge, et voyant Mme de Bargeton assise sur un mauvais fauteuil, il ne reconnut pas cette Louise qui lui avait paru si belle *se trémoussant sur son canapé à petit matelas piqué*. Le dîner, d'ailleurs, fut médiocre: il n'avait pas ce caractère *d'essentielle bonté qui distingue la vie de province*. Voilà nos deux amants qui déjà s'ennuient fort l'un de l'autre : mauvaise auberge, mauvais repas, méchant canapé *de calicot rouge, à fleurs jaunes*. Sur ce canapé, la dame fit comprendre à Lucien qu'il n'était pas convenable qu'elle restât avec lui, Elle alla loger dans un appartement somptueux, mais incommode; elle prit une voiture, elle acheta des chapeaux et des robes, et bientôt, dans tous ses efforts pour se *désangoulêmer*, elle oublia Lucien. Lucien, cependant, marchait dans ce désert qu'on appelle Paris; déjà il se trouvait mal habillé, mais en même temps il trouvait que Mme de Bargeton n'était guère plus à la mode que lui-même, et il disait : *Va-t-elle rester comme ça?* Il trouvait donc qu'elle avait de vieux chapeaux, de vieilles robes; car Mme de Bargeton ne devait être *désangoulêmée* que dans deux ou trois jours. De son côté, Louise pensait tout bas que *son poëte n'avait point de tournure*. Et le moyen d'avoir une tournure? Les manches de sa redingote étaient trop courtes, ses méchants gants de province étaient trop longs, son gilet était *étriqué*. En vain Lucien remplaça-t-il sa maigre redingote par son fameux habit bleu; il reconnut que l'habit ne dispense pas de la redingote, que le bleu de son habit était *faux*, que *le collet était outrageusement* disgracieux, que les basques de devant *penchaient l'une vers l'autre*. En même temps le gilet étriqué de la veille était resté étriqué; mais, ô comble d'horreur! il avait un pantalon en *nankin*, en nankin! un pantalon sans *sous-pieds*, sans sous-pieds! et d'une étoffe *recroquevillée;* il avait une *cravate blanche*, cravate blanche! et brodée! *sa chemise était rousse*, il avait *des gants de gendarme!* — Non, s'écria-t-il, je ne paraîtrai pas *fagoté* comme je le suis! et du même pas, il prit cent écus : il acheta un habit vert, un pantalon blanc et un gilet de fantaisie pour 200 francs; il acheta une paire de bottes

élégantes, il se fit couper les cheveux chez un coiffeur. Il fit si bien, qu'il ressembla à un premier garçon de noces. Ainsi *fagoté,* il s'en va à l'Opéra, dans la loge des premiers gentilshommes de la chambre. Là, il rencontre cette fameuse duchesse d'Espard que vous connaissez ou que vous devez connaître; à côté de la duchesse était assise, non encore *désangoulêmée,* Mme de Bargeton. Aussitôt, voilà mons Lucien qui devient amoureux de la duchesse parisienne et qui laisse tout à fait de côté Mme de Bargeton. A la place de cette femme, qu'il aimait tant à Angoulême, il ne vit plus qu'une femme « grande, sèche, fanée, couperosée, anguleuse, guindée, prétentieuse, provinciale dans son parler, *mal arrangée surtout.* » Cet idiot ne devinait pas encore que Mme de Bargeton ne *resterait pas comme ça,* et quel changement produiraient, dans la personne de Louise *une écharpe roulée autour du cou,* une jolie robe, une élégante coiffure et les conseils de Mme d'Espard. « Mme d'Espard avait déjà appris à Mme de Bargeton qu'il ne faut pas *tenir son mouchoir déplié à la main;* » il y a commencement à tout. Ce soir-là donc, M. Lucien fut très-mal à son aise dans ses nouveaux habits de 200 francs. Toute la belle société le passa en revue, et malgré son habit vert, son pantalon blanc à sous-pieds et son gilet de fantaisie, chacun le trouva « gourmé, gommé, roide et neuf comme ses habits. » Il fut écrasé par le beau de Marçay. Chacun se demandait : Quel est donc ce singulier jeune homme qui a l'air d'un mannequin habillé à la porte d'un tailleur? Alors, Mme de Bargeton *passa une éponge sur sa vie,* elle se souvint que M. de Rubempré s'appelait Chardon, et qu'il était le fils d'un apothicaire; elle quitta la loge avant la fin du spectacle, laissant M. Chardon penser tout bas que *son gilet était de mauvais goût.* Cet homme n'était occupé que de la façon de son habit. Depuis ce jour, Lucien ne vit plus Mme de Bargeton qu'une seule fois, olle était dans la voiture de Mme d'Espard, et cette fois elle n'était pas *restée comme ca;* « elle n'était pas reconnaissable, les couleurs de sa toilette étaient choisies de manière à faire valoir son teint, sa robe était délicieuse, ses cheveux arrangés gracieusement *lui seyaient bien.* » Lucien comprit alors l'*écharpe roulée autour du cou,* et lui, il se voyait à pied, dans la poussière, dédaigné, lorgné; le lendemain, dans son désespoir, il se fit faire de beaux habits par Staub, du beau linge, les bottes les plus fines; mais, hélas! il était trop tard, la porte de Mme d'Espard et la porte de Mme de Bargeton lui étaient fermées, ses beaux habits lui restèrent en pure perte. Des 2,000 francs qu'il avait apportés à Paris, il ne lui restait plus que 360 francs; il fut se loger rue de Cluny, près de la Sorbonne, il donna 40 sous au fiacre, il lui resta donc 246 francs. Pour lire avec fruit les romans de M. de Balzac, il faut savoir au moins un peu d'arithmétique et un peu d'algèbre, sinon ils perdent beaucoup de leur charme. Au reste, je vous prie de croire que ces minutieux détails sont exacts et que je suis incapable de les inventer.

Mais enfin, quand donc sortirons-nous de ces détails de tailleur, de bottier, de fiacre, de marchande de modes et de restaurateur? Ces choses-là ont pu être d'un grand intérêt la première et la seconde fois qu'on les a tentées; mais répétées sans fin et sans cesse, elle sont d'un ennui incroyable : si je possédais mon auteur davantage, il me serait bien facile de vous dire combien de fois M. de Balzac s'est déjà servi de ces chapeaux difformes et de ces habits contrefaits. *La Peau de*

chagrin ne procède pas autrement; dans l'histoire très-dramatique du *Père Goriot*, il y a justement un petit provincial dont le nom m'échappe, je crois bien que c'est M. de Marçay, qui est très-embarrassé pour rendre visite convenablement à une duchesse de ses amies, car le pauvre diable a aussi un pantalon *sans sous-pieds*, un gilet *étriqué* et un habit d'un vert ou d'un bleu *faux;* ce petit monsieur qui n'a pas d'habit s'en fait acheter par cette belle dame. Ainsi fera plus tard M. Lucien de Rubempré, que nous allons retrouver tout à l'heure dans la plus horrible des positions, car tout ceci n'est que le préliminaire incroyable du plus incroyable roman qui ait été, nous ne dirons pas écrit, mais imaginé de nos jours.

Avant d'entrer dans cette nouvelle série d'aventures étranges, je dois vous dire que depuis longtemps M. de Balzac a voué aux journaux et aux journalistes la haine la plus implacable; il s'élève avec une amertume qu'on ne saurait dire contre cette puissance qu'il ne veut pas reconnaître; il reproche à la presse contemporaine le bruit qu'elle fait et le bruit qu'elle ne fait pas, il l'attaque dans sa parole, il l'attaque dans son silence; pour M. de Balzac, la presse c'est l'hydre de Lerne; il voudrait bien d'un seul coup pouvoir abattre toutes ces têtes sans cesse renaissantes; il a commencé cette grande bataille par de légères escarmouches, que nul n'a remarquées; alors il a redoublé de fureur. Voici donc que nous assisterons, témoins impassibles, à cet étrange duel entre un écrivain qui attaque d'estoc et de taille un ennemi qui ne daigne pas s'apercevoir de ces terribles coups d'épée.

Que si vous demandez au préalable à M. de Balzac d'où lui vient cette colère contre la presse, il vous répondra naïvement que le *Médecin de campagne*, « livre qui ne compte pas une seule approbation dans quelque journal que ce soit », compte déjà quatre éditions, pendant que *Eugénie Grandet*, tant louée dans tous les journaux, *attend encore une seconde édition*. Certes, l'aveu a de quoi nous surprendre, et nous ne nous attendions guère qu'un livre de M. de Balzac, quel qu'il fût, même *le Livre mystique*, ou *le Lys dans la vallée*, en fût réduit à n'avoir qu'une seule édition! Nous ne pensions pas que les journaux eussent tant de puissance... une seule édition, pour M. de Balzac! Mais parce qu'ils ont loué *Eugénie Grandet* avec raison comme un livre rempli de charmants détails, plein d'un intérêt puissant et de passions vivantes, comme une histoire terrible de l'argent poussé à sa plus horrible puissance, est-ce donc là une si grande raison pour perdre ainsi toute modération dans la vengeance, pour faire d'une comédie qui pouvait être plaisante, traitée par une main si habile, un gros mélodrame qui commence dans le bagne d'un libraire, qui se termine dans le bagne de Toulon? Il y a un nommé Lesage qui a fouetté cruellement les comédiens, les comédiennes et la lâcheté des poëtes faméliques; mais il s'est bien gardé de les livrer au bourreau; il les a voués au ridicule, ce qui vaut mieux. M. de Balzac ne connaît que le pilori et le carcan. La singulière invention cependant, d'emprunter à Picard sa comédie des *Ricochets*, pour la remplir de traîtres, de voleurs, de mendiants, de filles de joie, de faussaires et de la plus sale engeance qui ait traîné dans les ruisseaux des rues les plus fangeuses, ou dans les coulisses des théâtres les plus affreux.

Vous voyez que j'hésite encore à me précipiter dans ce nouveau récit. Cela me

fait mal de trier ces affreux détails, de découdre lambeaux par lambeaux, ces haillons de pourpre maladroitement attachés à ces haillons de bure. Mais, encore une fois, il le faut; donc fermons les yeux, retenons notre haleine, mettons à nos jambes les bottes imperméables des égoutiers, et marchons tout à notre aise dans cette fange, puisque cela vous plaît.

Nous avons laissé M. Lucien Chardon dans une mansarde de la rue de Cluny; il a renfermé dans sa malle son linge fin et les habits de Staub, en attendant l'occasion de s'en servir; il ne dîne plus au Palais-Royal, mais il dîne à 20 sous, chez Flicoteaux. Ici arrive la description de ce restaurant célèbre, qui ne vaut pas, à beaucoup près, la description de la maison bourgeoise, dans *le Père Goriot.* Lucien alla ainsi jusqu'au jour où il compta de nouveau ses écus, et alors *il eut des sueurs froides* en songeant qu'il allait être forcé de vendre ses livres aux libraires; ces livres, c'était d'abord un recueil de poésies intitulé *les Marguerites* et ensuite un roman historique ayant pour titre : *l'Archer de Charles IX.* Le pauvre diable propose en vain ses poésies et ses romans, d'abord aux libraires du quai des Augustins, ensuite à M. Doguereau libraire de la rue du Coq; M. Doguereau plus humain que ses confrères les libraires commissionnaires, offre à Lucien de lui faire gagner 100 francs par mois, à quoi Lucien répond en *lappant son lait* et en mangeant son pain d'un sou; heureusement ce même jour notre poëte rencontre à la bibliothèque de Sainte-Geneviève un de ses convives de Flicoteaux, « une de ces natures vierges adonnée à toutes les peurs dont les hommes solitaires savourent les émotions. »

A peine les premiers mots échangés entre les deux inconnus, Lucien, n'a rien de plus pressé que de raconter à son nouvel ami sa situation financière. « Depuis un mois environ il avait dépensé 60 francs pour vivre, 30 francs à l'hôtel, 20 francs au spectacle, 2 francs au cabinet littéraire; en tout 120 francs : il ne lui restait plus que 120 francs. »

Ce nouveau venu dans le roman s'appelle Daniel d'Arthez. Non content de lui avoir raconté sa situation financière, Lucien voulut lui lire aussi son roman historique. D'Arthez accepte; même à propos de ce roman historique, il faut voir comment Walter Scott est traité. « A ces exceptions près, ses héroïnes sont absolument les mêmes; il n'a eu pour elles qu'un seul poncif, selon l'expression des peintres; elles procèdent toutes de Clarisse Harlowe. En les ramenant à une idée, il ne pouvait que tirer des exemplaires d'un même type, variés par un coloriage plus ou moins vif. » Quel blasphème ! et comment peut-on méconnaître ainsi la grande valeur de ces chefs-d'œuvre que toute l'Europe sait par cœur? Mais c'est justement parce qu'il a placé la femme au second plan de ses histoires, parce qu'il a entouré ses héroïnes des plus douces vertus, parce que leur passion est calme, parce que leur amour est honnête, parce qu'elles restent toujours décentes et réservées, comme il convient à d'honnêtes filles, destinées à devenir d'estimables mères de famille; c'est justement pourquoi les romans de sir Walter Scott ont été ainsi adoptés à l'infini. Ils sont devenus ainsi les compagnons fidèles et sincères de toutes les jeunes imaginations qui s'éveillent, ils sont la lecture favorite du foyer domestique, ils abrégent les nuits d'hiver, ils rendent plus charmantes les

journées du printemps; ils ne soulèvent, chemin faisant, aucune passion mauvaise; mais, au contraire, ils enseignent aux jeunes gens comment, avant tout, même avant d'être amoureux, il faut être courageux et sage, dévoué et fidèle; ils apprennent aux jeunes filles la résignation, la patience, le sentiment de l'autorité, et comment le devoir est encore, à tout prendre, la source unique de tout ce qui ressemble au bonheur en ce monde. Où donc en avez-vous vu de plus charmantes et de plus belles! Il me semble que je les entends glisser légèrement sur la verte pelouse, que je les vois descendre de leurs montagnes, que leurs voix aimées résonnent à mon oreille et à mon cœur; je sais leurs noms, je connais leur doux visage; monde charmant, passion naïve, jeunes transports, poétique univers; et quel plus noble cadre fut jamais trouvé à tous ces mouvements solennels de l'histoire que le romancier représente dans toute leur majesté et dans toute leur grandeur, Élisabeth, Louis XI, Charles Ier, Charles II, Guillaume le Conquérant, Richard Cœur-de-Lion, Cromwell, vous surtout, Marie Stuart, réhabilitée avec tant de bonheur par le poëte! Et vous osez accuser Walter Scott! vous osez lui reprocher la ressemblance de ses héroïnes entre elles, c'est-à-dire leur reprocher leur candeur, leur innocence, leur amour uniforme, toutes les vertus qui les entourent! Mais pensez donc romanciers modernes, que toutes vos femmes, à vous se ressemblent aussi; mais, grands dieux! sous quel triste aspect? Elles se ressemblent toutes du côté de l'adultère, du mensonge, de la vanité; elles se ressemblent toutes, parce que le même ennui les ronge, parce que la même oisiveté tue leur âme et leur corps, parce qu'elles ne pensent toutes, les unes et les autres, qu'à prolonger la dernière heure de leur beauté. Vous étiez des imprudents et des insensés, vous autres, quand vous avez arraché de vos romans et de vos drames la jeunesse et l'innocence, son inséparable compagne. Vous avez trouvé qu'en effet la seizième année tombait dans le *poncif*, qu'il n'y rien à retirer des premiers battements d'un jeune cœur, que la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre ressemblait à l'Atala de M. de Chateaubriand; vous avez dit à la jeunesse : Va-t'en! Vous avez foulé aux pieds la douce seizième année, parce que sa gorge est encore à naître, parce que sa petite main n'est pas assez blanche; que sais-je, moi? En même temps vous êtes arrivés avec une ardeur de sycophante sur les femmes de trente à quarante ans, qui ne songeaient qu'à arranger le plus honnêtement leur avenir; vous vous êtes rués sur elles sans crier : *Gare!* vous les avez surprises au milieu de leur famille, qui parlaient à leurs enfants, qui répondaient à leurs maris avec une bonne et franche amitié; aussitôt vous leur avez crié à les étourdir, qu'elles étaient plus jeunes qu'elles ne pensaient, qu'il était temps de laisser là les fades joies du mariage; et, les imbéciles, elles ont pris au mot vos insolentes flatteries! Vous leur avez persuadé que tout leur bonheur passé n'était que misère et mensonge, et elles se sont jetées à corps perdu dans les passions échevelées; celles qui n'ont pas rencontré de passions à leur taille, sont restées mollement étendues sur des sophas de toutes couleurs, où elles attendent encore l'amant qui doit venir.

Donc, agitez tant que vous voudrez ces cœurs blasés, ces têtes dénudées, ces corps sans énergie, ces attaques de nerfs en mousseline blanche que vous appelez

des femmes ; mais s'il vous plaît respectez les douces, les jeunes, les admirables héroïnes de Walter Scott, respectez surtout leur digne aïeule, Clarisse Harlowe, la sainte et chaste victime de ce Lovelace, dont la race dégénérée compose les tristes dandies sans lesquels vous ne bâtiriez pas un seul de vos romans !

Encore une fois, revenons à ce M. Lucien ; son roman de *l'Archer* produisit un grand effet sur l'esprit de M. d'Arthez ; le romancier fut admis dans le cénacle ; ce cénacle se composait d'êtres *supérieurs* qui portaient *au front la marque d'un génie spécial. Ces grands esprits* reconnaissaient tous d'Arthez pour leur chef, depuis la mort du fameux Louis Lambert ; c'étaient Léon Giraud, profond philosophe qui remue tous les *systèmes ;* Joseph Bridau, grand peintre, il a *le dessin de Rome* et *la couleur de Venise.* « L'amour le tue et ne traverse *pas que* son cœur ; l'amour lui entre dans le cerveau, lui dérange la vie et lui fait faire les plus étranges zigs-zags. » Fulgence Ridal, auteur dramatique, « ne jetant sur le théâtre que ses productions les plus vulgaires et gardant dans le *sérail* de son cerveau, ses plus jolies scènes. » Il y avait aussi Merand le naturaliste, l'ami de Louis Lambert ; Michel Chrétien, homme politique *de la force de Saint-Just et de Danton,* tué plus tard au cloître Saint-Merry par la *balle de quelque négociant,* il y avait enfin « Horace Bianchon, trop connu pour qu'il soit nécessaire de peindre sa personne. » Est-ce que vous connaissez Horace Bianchon ? Pour moi, il me semble que j'ai entrevu cet être-là quelque part, mais je n'aurais pas été fâché d'avoir quelques explications *sur la nature de son esprit.* Les romans de M. de Balzac sont pleins comme ça de gens connus, ou du moins qu'on veut donner comme tels, et dont le lecteur ne sait que faire quand il les rencontre dans le cours d'un récit.

Tous ces grands hommes étaient « doués de cette beauté morale qui *dore* les jeunes visages d'une teinte divine ; leurs fronts se recommandaient par une *ampleur poétique ;* leurs yeux vifs et brillants déposaient *d'une vie sans souillure* ». A ces nouveaux amis Lucien lisait ses sonnets, il lut aussi *l'Archer de Charles IX ;* ses soixante et tant de francs, dans l'intervalle, furent épuisés ; mais son beau-frère David Séchard, sa bonne sœur et sa bonne mère lui envoyèrent encore 100 francs, c'était le reste de leurs ressources. Ainsi poussé à bout par la misère, Lucien parla de se faire journaliste ; aussi tout ce cénacle recula d'horreur, car le mot du cénacle c'était : mort aux journaux ! Michel Chrétien, d'Arthez, Bianchon, Giraud, Bridau, Ridal, écumèrent de rage, rien qu'à ces seuls mots : écrire dans un journal ! Et cependant, voyez l'inconséquence des meilleurs *cerveaux,* et quels *étranges zigs-zags !* Tous ces messieurs du cénacle ont fini par écrire dans un journal, comme vous le verrez plus tard. Mais rien n'y fit ; Lucien s'était *exercé secrètement* à aiguiser l'épigramme des petits journaux, il voulut avoir enfin le dernier mot et le premier argent de son esprit.

Je vous avertis, encore une fois, que nous allons entrer dans d'horribles détails ; que ces détails, tout horribles qu'ils sont, manquent d'intérêt, de vraisemblance, de vérité. Mais vous l'avez voulu, vous avez voulu me faire pénétrer malgré moi dans cette rêverie impossible, vous porterez la peine du livre que vous m'avez fait lire, vous le lirez avec moi jusqu'à la fin.

Le petit journal dans lequel entre Lucien est situé rue Saint-Fiacre ; les bureaux

sont à l'entre-sol ; un vieil invalide manchot, nomme Coloquinte, est le digne introducteur de ce mauvais lieu ; derrière un grillage se tient un vieil officier décoré, le nez *enveloppé de moustaches* grises, la tête couverte d'une calotte grecque et crasseuse ; ce vieil officier dit à Lucien : — Que voulez-vous ? Un abonnement, un duel ? — Ni l'un ni l'autre, répond Lucien.

Alors arrive un petit homme asthmatique comme une hyène et miaulant comme un chat, « sa petite figure chaffouine était claire comme un blanc d'œuf mal cuit », le petit homme réclamait 15 francs au caissier du petit journal. Pendant que le rédacteur discute avec le caissier, Lucien se glisse dans le bureau de rédaction ; il y avait sur la cheminée « une pendule d'épicier couverte de poussière, deux flambeaux ou deux chandelles avaient été fortement fichées, et des cartes de visite ». Je vous fais grâce du reste de la description, vous la savez à l'avance, pour peu que vous ayez l'habitude de ces faciles moyens de remplir des pages vides. Pendant que Lucien est à considérer toutes ces choses, arrive non plus un rédacteur pour réclamer 15 francs, mais une marchande de modes pour s'abonner au journal ; cette marchande de modes ne veut pas que l'on parle de Mlle Virginie, *une saveteuse.* Quand le colloque est fini, le caissier explique à Lucien que la colonne de son journal se paye cent sous ou 3 francs, selon le talent ; qu'il est très-difficile de gagner plus de 40 francs par mois à ce métier, et que lui, un ancien brave, son métier est de se battre en duel pour le compte du journal. Ce jour-là Lucien s'en revient dans sa mansarde comme il était venu, avec sa robe d'innocence, mais il lui tardait fort de la quitter. Huit jours après, toujours piqué du même démon et malgré tout le cénacle qui lui criait en chœur : Ne sois pas journaliste ! Lucien fait la rencontre d'Étienne Lousteau, *journaliste en pied,* qui le met au courant de toutes les finesses du métier : d'abord il faut être romantique, il faut entrer dans l'ignoble jusqu'au menton, il faut se mettre aux gages de la mixture brésilienne et de la pâte pectorale, il faut voler au libraire ses livres pour les vendre, au comédien ses loges pour les vendre, à la marchande de mode ses rubans pour les vendre, à chacun son honneur pour le vendre ; il faut avoir une comédienne qui soit payée d'une main pour se laisser aimer et qui vous paye de l'autre main pour être aimée, et toutes ces infamies, ajoute M. Lousteau, vous rapporteront 50 écus par mois ; et comme M. Lousteau est en train de révélations, il révèle les turpitudes du libraire, les exactions du rédacteur en chef, les envies, les haines, les coups d'épingle, les coups de poignards de la vie littéraire ! Il en dit tant que Lucien résolut de se faire journaliste à l'instant même ; mais avant tout, permettez à M. Lucien de faire un bout de toilette : au surplus il y a déjà assez de temps qu'on ne parle plus de son linge et de ses habits.

Ce jour-là Lucien fit une toilette *soignée.* « Il mit son beau pantalon collant, de couleur claire, de jolies bottes à glands qui avaient coûté 40 francs et son habit de bal ; ses mains de femme furent *soignées,* leurs ongles en amande devinrent nets et rosés ; sur son col de satin noir, les blanches rondeurs de son menton étincelèrent ; jamais un plus joli jeune homme ne descendit la montagne du pays latin. Lucien était beau comme un Dieu grec. » Tout à l'heure, dans le volume précédent, Lucien ressemblait au Bacchus indien ; vous voyez qu'il y a progrès ; mais

dieu grec ou Bacchus indien, il s'en va chercher son nouvel ami Étienne Lousteau dans son chenil. Description du chenil : rideaux jaunis par le cigarre, commode d'acajou ternie, plumes ébouriffées, bottes *bâillant* dans un coin, chaussettes trouées, *cigares écrasés, chemises en deux volumes, cravate à trois éditions;* ce jour-là Lousteau *mettait une chemise du premier tome et une cravate de la première édition.* Pour avoir des gants, il fait monter chez lui un libraire du quartier, il vend à ce libraire pour 100 francs de livres nouveaux qu'on lui a donnés le matin. Description du libraire : Redingote boutonnée à un seul bouton, col gras, le chapeau sur la tête et le gilet entr'ouvert. Ce libraire fait un billet de 100 francs pour les livres, il paye 20 francs comptant une gravure qui en vaut 80. Quand il a ses 20 francs, Lousteau achète des gants, et il emmène Lucien dans les galeries de bois.

Ici se rencontre une terrible description du Palais-Royal, au temps où cette population équivoque de libraires et de marchandes de modes grouillait encore pêle-mêle dans les galeries de bois ; on sait que M. de Balzac excelle dans ces sortes de descriptions fangeuses : le bois pourri, l'eau stagnante, le linge lavé dans les cuvettes, étendu sur des cordes, digne lessive des lieux vicieux; l'odeur horrible du moisi, de la chaufferette, du hareng saur, les causeries des marchands et des marchandes, la gent trotte-menu des filles de joie, « celle-ci en cauchoise, celle-là en espagnole, l'une en boucles comme un caniche, l'autre un bandeaux lisses, les unes et les autres nues jusqu'au milieu du dos *et très-bas aussi par devant, leurs jambes prêtes à faire éclater leurs bas blancs* ». En un mot, tout ce cynisme public des personnes et des choses, tout cela monte à la tête de l'écrivain, et il se met à décrire, à décrire, à décrire ! — Rien ne lui échappe, pas une ride, pas une croûte gluante de cette lèpre immonde, c'est à faire soulever le cœur, et malgré toute la puissance que doit avoir un écrivain pour en arriver là, l'on se demande quels plaisirs peuvent donc trouver les lecteurs de M. de Balzac à ces affreux détails?

On arrive ainsi à travers une bande de filles de joie et de voleurs jusqu'à la boutique du fameux Dauriat le libraire; dans cette boutique font antichambre les imprimeurs, les papetiers, les dessinateurs, les journalistes; Finot, le rédacteur en chef du petit journal en question; Vernou, son digne rédacteur, méchant *comme une maladie secrète.* Ces messieurs viennent de décider que l'on *poussera* Paul de Kock ; c'est, je crois, la troisième fois qu'il est parlé dans ce livre de M. Paul de Kock, et avec assez peu de révérence. Cela est peu charitable de la part de M. de Balzac. Je ne veux pas ici faire de comparaison, mais parmi les gens qui aiment beaucoup les romans, M. Paul de Kock est très en faveur, on le lit avec autant de fureur que toutes les histoires *de la Vie parisienne, de la Vie de province, de la Vie privée ;* je sais un homme, un des membres les plus distingués de la pairie, d'un goût aussi sûr que son esprit est exercé, revenu de toutes les grandes lectures, qui fait le plus grand cas de M. de Balzac, mais aussi qui fait le plus grand cas de M. Paul de Kock. Il n'a pas su encore décider, à part lui, lequel il préfère de ces deux romanciers qui lui font passer de si belles heures nonchalantes, des heures sans fatigue; inépuisables conteurs l'un et l'autre, que rien n'arrête ; celui-ci qui a adopté de préférence les bourgeois et les grisettes, le peintre ordinaire de la rue Saint-Denis, le

roi de la place Maubert; celui-là qui se plaît de préférence dans les hautes régions sociales, comme on dit, qui a ses grandes entrées dans la Chaussée-d'Antin, ses petites entrées dans les salons douteux du faubourg Saint-Germain, mais qui a pris plus d'une fois la rue du Helder pour la rue Saint-Dominique; l'un sans prétention, grivois. naturel, jaseur, bon enfant, allant tout droit son chemin en chantant la gaudriole, l'ami jovial des bonnes d'enfants, des cuisinières, du tourlourou qui passe, ne dédaignant ni le mari de l'épicière, ni la femme du fruitier, portant plus souvent la veste que la redingote, mais ne portant jamais l'habit; l'autre, au contraire, tout rempli de prétentions aristocratiques et de belles manières, ne parlant qu'aux femmes d'un certain monde, ne fréquentant que des hommes bien élevés, tout préoccupé des moindres détails du costume et de l'ameublement; s'il daigne parfois s'arrêter devant le bourgeois, il en parle d'un air protecteur, il l'accable d'humiliations de tous genres; son éloge même est une satire. L'injure que M. de Balzac fait au bourgeois, M. Paul de Kock la rend aussitôt au grand seigneur; quand par hasard un grand seigneur lui tombe sous la main, il l'affuble de toutes sortes de ridicules, il joue avec lui comme on joue avec quelque animal inconnu, d'une façon gênée, mais qui bientôt s'enhardit. Ainsi, par des chemins différents, l'un par la grosse gaieté et par l'exagération du sans-façon, l'autre par le sentiment le plus raffiné et par une politesse un peu plus qu'exquise, M. Paul de Kock et M. de Balzac sont arrivés tout à fait à la même popularité, à la même faveur, au même nombre de lecteurs ; quant à savoir lequel des deux l'emporte sur l'autre, demandez-le aux grandes capitales de l'Europe? Londres choisira M. Paul de Kock, Saint-Pétersbourg, la plus habile des contrefaçons de Paris, proclamera M. de Balzac; Paris est pour tous les deux, Paris est pour tous ceux qui l'amusent; il n'aura jamais trop d'amuseurs.

Dans cette boutique du libraire Dauriat, il se fait, il se dit déjà d'étranges choses; Finot, le rédacteur en chef, escompte pour 90 francs le billet de son ami Lousteau. Dauriat, le libraire, est en train d'acheter un journal hebdomadaire. Un homme du *Journal des Débats,* nommé Blondet, est tout prêt à vendre le *Journal des Débats* à très-bon compte; à la fin paraît le libraire : description de ce quatrième libraire, gros et gras, à figure riante. Il vient d'acheter un nouveau journal 40,000 francs ; il en vend le tiers 40,000 francs à Finot; Finot, le même soir, revendra la moitié de son tiers 40,000 francs, à l'amant d'une comédienne qui a peur du journal de Finot. L'argent ne coûte rien à ces gens-là, non plus que leur conscience; c'est affreux à voir et à entendre. Ils se disent entre eux : Nous sommes des mendiants, nous sommes des voleurs, des traîtres, des infâmes ! des choses qu'on ne se dit même pas tout bas, à soi-même ! Ils se vendent, ils s'achètent, ils se revendent l'un l'autre, et cela sans hésiter, sans marchander, devant tout le monde, en plein Palais-Royal. La chose se passe autrement dans la caverne de Gil-Blas : ces bandits-là sont des gens qui se respectent; ils ont un chef qui est loyal avec eux, ils ont des lois auxquelles ils se soumettent : car, en ce monde, il n'y a pas d'association possible, pas même celle des voleurs de grands chemins, qui puisse vivre sans lois et sans règles. Lesage le savait bien, mais celui-là était un grand philosophe, qui ne donnait rien au hasard; il savait très-bien que pour

prouver, en fin de compte, quelque chose, il ne faut pas vouloir trop prouver.

Lucien, plus malheureux que Gil-Blas, est présenté par tous ces bandits au capitaine, je veux dire au libraire Dauriat; il dépose en tremblant dans cette caverne son poëme des *Marguerites*. Il y a dans le roman de M. de Balzac comme échantillon de ce poëme, trois sonnets qui sont bien certainement de trois mains différentes. Uu poëte, un faiseur de vers et un rimailleur ont passé par là. Après quoi et pour qu'il devienne tout à coup un journaliste, on entraîne Lucien à une première représentation qui se donne au *Panorama-Dramatique* le même soir. Vous qui croyez être à bout de choses étranges; soyez tranquilles, les choses étranges commencent à peine. Lousteau n'a pas quitté Lucien, ils entrent ensemble au théâtre; description des coulisses. Ici l'auteur nous paraît un peu au-dessous de son sujet; il y avait quelque chose de vrai à tirer de cet horrible assemblage de visages fardés et de toiles peintes, de cette affreuse odeur moitié musc et moitié huile à quinquet. Dans un de ses derniers romans : *la Pucelle de Belleville*, M. Paul de Kock a fait cette description-là d'une façon très-amusante, et nous sommes bien fâché pour M. de Balzac qu'il ait tourné cette difficulté. Dans ces coulisses du *Panorama-Dramatique* se promenait un grand poëte de la veille nommé Nathan. Ce Nathan se trouve plus avancé que Lucien, car il a déjà fait imprimer sa petite pièce de vers et son petit roman historique. Cependant Finot arrive, et avec Finot, Vernou, et avec Vernou, Blondet; en un mot tous les journalistes de la ville de Paris, grands et petits, se retrouvent dans ces bienheureuses coulisses, où ils ne sont occupés qu'à se complimenter les uns les autres. Touchant accord. Il paraît qu'en ce temps-là les journalistes s'aimaient comme des frères! ils se défendaient les uns les autres : ta force est ma force, ton journal est mon journal, ta gloire est ma gloire! C'était comme le triumvirat d'Antoine de de Lépide et d'Octave, où chacun sacrifiait ses intérêts, ses amitiés et ses amours, à l'association commune. Autant que nous le pouvons savoir, il faut que les journalistes aient bien changé depuis ce temps-là, ils ne vivent plus ensemble, ils ne vont plus par troupeaux et par bandes, surtout ils sont loin de se tant louanger. Qu'un journaliste fasse, par exemple, une pièce de théâtre ou qu'il écrive un livre, ou qu'il ose publier le moindre recueil poétique : soudain vous verrez quel concert unanime de rudes et sévères critiques. Quel est, à commencer par M. de Balzac, l'homme de ce temps-ci de quelque valeur, de quelque avenir, qui n'ait pas écrit ou qui n'écrive pas dans un journal? et en même temps, quel est l'homme de ce temps-ci qui, dans son propre journal, n'ait pas rencontré d'implacables censeurs? Eh! n'avez-vous pas sous les yeux plusieurs hommes, illustres enfants de la presse périodique, que la presse a voulu égorger sans pitié, une fois que, par le force des choses, ils sont arrivés à la tête des affaires de ce pays? L'un d'eux surtout, le plus puissant de tous, admirable orateur qui était resté caché sous l'écrivain; s'il y eut jamais un homme caressé de la presse, c'est celui-là; la presse était sa nourrice, elle l'avait bercé dans ses bras; encore enfant, elle lui avait soufflé, avec la vie, ses instincts populaires, ses amours passionnés; il en était devenu l'arbitre et le modèle, jusqu'à ce qu'enfin un jour de révolution, après tant de luttes desespérées, quand la presse triomphante fut appelée à son

tour, après tous les pouvoirs de ce siècle, à avoir sa place dans le conseil du roi, la presse désigna ce jeune homme pour la représenter. Certes, s'il y eut un grand jour pour le journal, ce fut celui-là, quand le journal marcha ainsi représenté par le président du conseil. Mais cependant vous croyez que la presse va applaudir, qu'elle va battre des mains, qu'elle va chanter triomphe et victoire, qu'elle n'aura plus désormais, pour son protégé, pour son enfant, pour son chef-d'œuvre, que des applaudissements et des éloges ; eh bien ! non. A peine celui-là fut-il arrivé, comme disait M. de Talleyrand, que toute la presse s'écria qu'il était parvenu. A peine l'enfant chéri de la presse fut-il à la tête du conseil, que toute la presse déchaînée l'accabla des plus affreux mensonges, des plus horribles outrages. Elle le renia pour son enfant et elle descendit dans les mystères de sa famille ; elle l'insulta dans sa misère passée et dans sa fortune présente ; elle lui dénia le talent, l'éloquence, le style, le courage, en un mot, toutes les grandes qualités qu'il avait ; elle fit de la noble ambition de cet homme le vil calcul d'un marchand. La presse a ainsi attaqué sans pitié tous les hommes qui sont sortis de son sein ; elle attaque ainsi chaque jour tous les hommes qui lui appartiennent. Plus ils sont éminents, plus elle est implacable ; la presse est un tyran farouche, inquiet, jaloux surtout ; l'ancienne inquisition de Venise n'était pas plus cruelle et plus redoutable pour les siens. Qui dit un journaliste aujourd'hui, dit en même temps un homme exposé à toute la rage meurtrière de l'instrument dont il se sert, et c'est justement parce que l'homme de la presse n'est pas à l'abri plus que tout autre des morsures de sa bonne nourrice, c'est justement pourquoi il y a courage et dignité à soutenir longtemps ce terrible duel sous lequel les faibles succombent après six mois d'exercice, dans lequel il n'est pas bien sûr que les plus forts ne finissent pas par succomber.

C'est donc pitié d'assister à ces accusations banales de camaraderie et que ne démentent que trop, par leurs blessures, les hommes et les faits de chaque jour.

En commençant ce long chapitre, je me suis bien promis de garder mon sang-froid, et si de temps à autre je m'emporte, c'est bien malgré moi, je vous assure. C'est qu'aussi, quand on a adopté une profession avec amour, lorsqu'on a choisi celle-là de préférence, les pouvant toutes choisir, lorsqu'on a consacré à cette œuvre le peu qu'on avait de style, d'imagination et de talent ; lorsqu'on y rencontre tant d'honnêtes gens, l'honneur du monde politique et l'honneur du monde littéraire ; lorsqu'on a eu pour son confrère M. de Chateaubriand lui-même, M. Royer-Collard, M. Guizot, cet héroïque Armand Carrel, M. Villemain et M. de Lamennais en personne ; lorsque cette grande magistrature de la presse est exercée par les plus hautes intelligences, par les esprits les plus élevés, par les plumes les plus distinguées de l'Europe ; lorsque, depuis 1789 seulement, tous les principes sur lesquels repose la société moderne ont été fondés, défendus et sauvés par le journal, cela est triste de voir sa noble et chère profession attaquée, même dans ses ténèbres, même dans ses accessoires les plus futiles et les plus inaperçus, et attaquée par quoi, je vous prie ? Par un livre sans style, sans mérite et sans talent !

Je reviens encore une fois à mon histoire. Cette soirée au *Panorama-Dramatique* est des plus incroyables. Le théâtre a envoyé une loge à Lousteau, mais le rédacteur

aura sa part dans les loges de spectacle, dans les livres, dans les pommades, plus 50 francs par mois, plus 200 francs dans le journal hebdomadaire, plus on *poussera* Coralie, plus on forcera le libraire Dauriat d'acheter son recueil de poésies, et, par-dessus le marché, Mme de Bargeton sera vouée au plus affreux ridicule. Tout cela devait compter pour 600 francs par mois. Pour le mettre en haleine, on lui donne à déchirer le beau livre de Nathan, il le déchire dans le journal hebdomadaire; on lui dit de le louer dans le journal quotidien, et il le loue; ce que voyant, le libraire Dauriat accourt en cabriolet chez le journaliste, il achète *les Marguerites* 3,000 francs. Trois mille francs! Ils sont là, sur la table, en billets de banque, c'est là que j'attendais Lucien. Certes, le malheureux, il n'est pas encore assez perdu, assez dépravé, pour ne plus songer ni à sa mère, ni à sa sœur, ni à ce jeune homme qui l'aime tant et qui s'est ruiné pour lui : David Séchard! Il sait que ces trois chères personnes travaillent la nuit et le jour, que le pain leur manque! Savez-vous bien ce qu'il leur envoie, sur ces 3,000 francs volés à un libraire?

Il leur envoie 500 francs! En vérité, dégrader ainsi un malheureux jeune homme jusqu'au fond de l'âme, parce qu'il a mis le pied dans un journal, c'est pousser la rage bien loin. Cependant, toujours les mêmes détails. « Coralie, en femme qui voulait jouir de la beauté d'un homme que toutes les femmes allaient lui envier, l'emmena chez le plus fameux tailleur de ce temps-là, chez Staub. L'actrice ne trouvait pas Lucien assez bien habillé. » C'est la seconde fois que revient Staub, il a déjà fait les habits que porte Lucien et *le beau pantalon collant de couleur claire;* mais il n'est pas étonnant que l'on se fourvoie dans une garde-robe si bien fournie. L'histoire continue comme elle a commencé. On boit, on mange; on mange, on boit; on dirait qu'il faut être pris de vin pour écrire une colonne ou deux de critique. Le grand monde, à force d'admirer Lucien et ses habits, finit par vouloir le posséder à son tour. On le présente en effet chez la comtesse de Moncornet; mais pour être le bien-venu, Lucien écrase de nouveaux mépris, dans son journal, Mme de Bargeton. Il en fait tant que la belle société, poussée à bout, finit par se promettre vengeance. On mange encore, on boit encore et toujours. Lucien donne un grand dîner chez Coralie. Tous ces bandits s'enivrent jusqu'au jour. Le libraire, le directeur de théâtre, le chef de claque, la danseuse, la fille de joie, se mêlent à cette orgie. Coralie, de jour en jour plus exaltée, pare son idole de plus belle. « Sa mise et sa tournure rivalisaient avec celles des dandies les plus célèbres. Coralie *lui eut* l'élégant mobilier des jeunes élégants et qu'il avait tant désiré pendant sa première promenade aux Tuileries. Coralié aimait, comme tous les fanatiques, à parer son idole. Lucien eut bientôt des *cannes merveilleuses,* une *charmante lorgnette,* des boutons de diamants, des *anneaux pour ses cravates du matin,* des *bagues à cacheter,* à la chevalière, enfin des *gilets mirifiques,* où il pouvait choisir pour assortir les couleurs *de sa mise.* Il passa bientôt dandy, tant il mit de soin à sa toilette. » Nous ne sortirons pas, vous le voyez bien de ces harnachements complets. Ainsi mis aux frais de cette malheureuse, M. Lucien Chardon s'en va à l'Opéra, en première loge. On le présente chez le ministre, chez la comtesse de Moncornet, chez la marquise d'Espard. On l'entoure d'amitiés et de flatteries. Mme d'Espard lui démontre sans peine, qu'il ne peut pas

s'appeler plus longtemps M. Chardon, qu'il doit conquérir le titre de comte de Rubempré. A ces agaceries de Mme d'Espard, Lucien se laisse prendre; il ne songe plus à la vie littéraire, il est tout à l'ambition politique. Que lui importe la vie et l'amour de cette pauvre comédienne qui l'aime tant? Il passera, s'il le faut, sur le cœur brisé de cette malheureuse, pour arriver à être comte de Rubempré. A cet endroit du récit, le livre manque plus que jamais de logique. Il est impossible qu'en moins de trois semaines, ce jeune homme, qui était sans souliers, s'imagine qu'on va le faire comte, parce qu'il est l'amant payé d'une comédienne, et parce qu'il aura écrit quelques méchantes lignes dans un obscur journal.

J'ai bien envie de m'arrêter, qu'en dites-vous? Mais pourtant il me semble que le petit nombre de lecteurs qui auront feuilleté ce livre et qui seront assez bénévoles pour y entendre malice, me regardent d'un air narquois; ce regard semble me dire : quel était donc le petit journal qui, vers le milieu du règne de Sa Majesté Charles X, avait l'insigne honneur de voir chaque matin ses épigrammes répétées dans un certain monde oisif, qui est toujours le même monde, quoi qu'on fasse, politiques d'estaminet, orateurs de café, oisifs de salon à qui il faut de l'esprit tout fait, pour qu'ils le répètent le soir ; gens sans portée, lecteurs qu'on n'avoue pas ? Nul mieux que moi ne peut vous parler de ce petit journal. Il a, en effet, pendant quelque temps, grandement réjoui les lecteurs dont je vous parle, ce qui est une bien petite gloire. Il a jeté à toutes les puissances de ce temps-là l'ironie et l'épigramme; il a été cruel, sans doute, mais si vous saviez avec quelle bonne foi, avec quelle bonhomie pour ainsi dire, et combien peu était à craindre cette colère de jeunes gens sans fiel! Ils s'étaient réunis les uns les autres, pour mettre en commun cette petite opposition de collége dont ils ne savaient même pas la portée. Comme ils étaient jeunes, bons enfants, rieurs, heureux de vivre et d'être au monde ; comme leur épigramme capricieuse et folle et peu méchante tombait tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, sans choisir; comme ils avaient, en effet, en eux-mêmes, un certain sentiment de style qui s'est développé plus tard; comme d'ailleurs ils ne parlaient ni des chevaux, ni des maîtresses qu'ils n'avaient pas, mais bien de leur pauvreté glorieuse, de leurs études présentes, de toutes les rêveries généreuses de la jeunesse, je crois bien qu'ils obtinrent véritablement quelques lecteurs de plus que les lecteurs ordinaires de ces sortes de journaux malingres, destinés aux femmes de théâtre et de comptoirs. Cela les amusait très-fort d'être imprimés tout vifs ; ils écrivaient comme l'oiseau chante, et sans savoir pourquoi. Personne ne savait leur nom, pas même les directeurs de théâtre; à peine entraient-ils par hasard dans quelque coin obscur du parterre; pas un ministre ne s'inquiéta de leur pauvre personne, et sauf le nom des ministres, ils eussent été bien en peine de dire qui ils étaient. Comme aussi, pas une comédienne, pas même la plus vieille et la plus laide, ne leur accorda un regard, et je crois bien qu'ils n'auraient pas voulu des regards de la plus belle comédienne; ils ne savaient rien de la politique, rien du monde ; ce journal était pour eux une distraction d'une heure, après quoi ils revenaient, celui-ci à son établi de menuisier, celui-là à son marteau de lapidaire, cet autre à son étude d'avoué, les uns et les autres à des travaux bien sévères pour de pareils oiseaux chanteurs. Jamais si aimable et si

simple réunion de plus honnêtes gens, plus sincères, plus dévoués, et, nous pouvons le dire, d'un talent plus vrai et plus incisif, ne s'est rencontrée pour écrire un journal. Et non-seulement, ils n'ont pas fait une seule de ces indignes lâchetés que vous dites, mais encore pendant trois à quatre années de ce facile labeur, ils ne se sont pas douté que cet esprit qui leur venait comme une source pure et limpide, pût avoir d'autre salaire que de mettre au dehors sa facile pensée, de la parer de son mieux et de la voir fraîche éclose à ce petit jour. Ils se rappellent même que, plus d'une fois, ils se sont cotisés pour payer le timbre de leur journal, pour mettre une bûche dans le poêle, pour acheter de l'encre et des plumes. Donc, s'ils ont été cruels, s'ils se sont attaqués par malheur à de rares talents qu'ils ne pouvaient juger, à de nobles vertus qu'ils ne connaissaient pas et que d'ailleurs la clameur humaine ne saurait atteindre, pardonne-leur, mon Dieu ! ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Ils étaient comme des enfants qui mettent le feu au canon chargé sans savoir où le boulet porte. La révolution de juillet arriva qui emporta en même temps le petit journal et la monarchie qu'il attaquait. Tous les jeunes gens qui, en ce temps-là, essayaient leur esprit dans cette guerre d'épigrammes, enfants de la presse, sont restés fidèles à la presse; ils ne se sont attribué aucune des victoires de juillet, ils n'ont demandé à la révolution aucune récompense. L'expérience leur est venue avec le talent, la modération avec le style. Ils ont bien compris que l'homme n'était pas fait pour rire toujours et des choses les plus graves, que le journal, tout comme la poésie, avait ses jours de jeunesse et de délire, remplacés par l'âge mûr plus sensé et plus juste. Ce trône qu'ils ont vu tomber tout d'un coup, ces géants de la veille, qui le lendemain s'enfuyaient comme des proscrits, leur ont donné à réfléchir, et ils se sont dit que ce n'était pas assez de frapper fort, qu'il fallait avant tout frapper juste, et qu'après tout, s'il était plus facile d'attaquer, il était souvent plus honorable de défendre. Ils ont donc renoncé, pour la plupart, à cette popularité qui était sous leurs mains, ils ont cédé à d'autres plus jeunes et sans expérience la place qu'ils avaient conquise, le champ qu'ils avaient défriché. Ils étaient naguère les folles recrues du journal, ils en sont aujourd'hui la réserve patiente et loyale. Voilà toute cette histoire telle qu'elle est. Il n'y a pas une histoire plus pure, plus vraie, plus remplie de désintéressement et d'abnégation de soi-même. Tous ces honnêtes jeunes gens sont restés d'honnêtes gens ; ils se sont séparés, il est vrai, pour entrer dans divers partis, quand l'âge est venu de choisir enfin; mais ils se sont restés fidèles l'un à l'autre : encore à cette heure ils s'aiment, ils se recherchent comme au premier jour; pas un d'eux n'a trahi ses vieilles amitiés pour flatter le parti adopté, pas un d'eux n'a trahi son parti pour flatter ses amitiés. Vous ne trouveriez pas, depuis dix ans, une seule injure qu'ils se soient faite, mais aussi pas une seule louange publique qu'ils se soient adressée. A cette heure, et quel que soit leur drapeau, ces gens-là sont l'honneur de la presse périodique. Ne croyez donc pas à ces honteux trafics, à ces vils marchés, à ces horribles débauches, à ces orgies ruineuses qu'on vous raconte là : une société de chiffonniers qui s'organiserait sur de pareils principes ne durerait pas quinze jours; ces gens-là s'étrangleraient avec leurs chiffons. Comme aussi, ne vous figurez pas le rédacteur en chef un ogre acharné à sa proie, un vampire littéraire et poli-

tique, qui suce la cervelle des misérables, qui déjeune de leur esprit, qui dîne de leur cœur, qui soupe de leur cadavre. Certes, une nation qui serait menée par les misérables que vous dites, qui puiserait ses opinions dans ces horribles papiers, qui obéirait à de pareils imbéciles, inspirés par de pareils fripons, cette nation là serait la honte des nations!

Mais, me direz-vous, M. de Balzac a bien de l'esprit, il est le maître du roman moderne, il produit sur ses lecteurs une fascination puissante; il magnétise, pour ainsi dire, cette âme qui lit, la transportant à son gré dans tous les abîmes de la licence et du doute; il paraît convaincu de la vérité de cette histoire qu'il vous raconte là avec tant de colères mal contenues; il a connu tous ces personnages, il a vécu avec eux; il sait à fond les mœurs du journal, il a été journaliste lui-même, à telle enseigne que son journal est mort sous lui; comment donc voulez-vous qu'il se trompe à ce point? Comment donc cette précieuse sagacité peut-elle ainsi être en défaut? Entre vous, qui êtes tout rempli d'admiration et de respect pour la presse périodique, pour son talent, pour son courage, pour son esprit, et M. de Balzac, qui l'accable d'outrages, ne pourrait-on pas trouver quelque moyen terme à l'aide duquel vous ayez raison l'un et l'autre? Voyons: la main sur la conscience, ne connaissez-vous pas quelques-uns des bandits dont il est parlé dans ce livre, d'abominables coquins sans foi ni loi, qui écrivent avec un stylet trempé dans le poison; pires mendiants que le mendiant de *Gil Blas,* car celui-là ne vous demandait que la bourse ou la vie, pendant que les autres vous demandent la bourse ou l'honneur? A tout ceci, je répondrai de mon mieux.

Je vous répondrai d'abord que M. de Balzac n'est pas le roi des romanciers modernes; le roi des romanciers modernes, c'est une femme, un de ces grands esprits pleins d'inquiétudes qui cherchent leur voie, et qui même, quand elle écrit ses plus beaux romans, me produit l'effet d'Apollon gardant les troupeaux d'Admète. Viennent ensuite, tantôt à côté, tantôt derrière M. de Balzac, tantôt devant lui, plusieurs romanciers qui, comme lui, regardent avec grand mépris la société telle qu'elle se comporte; écrivains d'une grande audace, d'une fécondité merveilleuse. Quel ouvrage de M. de Balzac a été plus rempli de mouvements et d'incidents divers que les *Mémoires du Diable?* Quel conte de M. de Balzac est supérieur à *la Femme de quarante ans,* par M. de Bernard? Quand donc M. de Balzac a-t-il poussé l'ironie plus loin que M. Eugène Sue? A-t-il rien écrit pour la fraîcheur des descriptions, pour la grâce murmurante et printanière du paysage, qui soit préférable aux adorables caprices de M. Alphonse Karr? Caprices charmants en effet, si remplis de la douce senteur des champs, fleurs épanouies, soleil doré, mer qui scintille! N'oublions pas, dans un genre plus élevé, le roman de M. Alfred de Vigny, et *Notre-Dame de Paris,* et *Volupté,* qui est un livre à part, sans compter tant de beaux petits contes que j'oublie, tous remplis de délire, d'imagination et d'amour. M. de Balzac est tout simplement, et c'est déjà beaucoup, un des maîtres du roman moderne; c'est l'imagination, sinon la plus active, du moins la plus remuante de ce temps-ci. Il a presque toutes les qualités de l'inventeur; il n'a aucune des qualités de l'écrivain, ni fermeté dans la phrase, ni justesse dans l'expression; il hésite, il tâtonne, il cherche; il revient sur ses pas, il ajoute, il retranche, il remet

en place ; son style est une espèce de casse-tête chinois ; ainsi, pendant que sa pensée marche, et s'agite, et s'inquiète dans tous les sens, son style ne bat plus que d'une aile et tire la ficelle. C'est un beau cheval anglais, mais un cheval anglais qui serait attelé à une charrette embourbée. Quelquefois cependant M. de Balzac écrit de très-belles pages. La mort de la mère d'Eugénie Grandet, en ce sens, est un chef-d'œuvre de style. Mais alors, nouveau malheur, M. de Balzac ne se figure pas qu'il écrit de belles pages ; il se figure qu'il écrivait tout aussi bien l'avant-veille ; il obéit machinalement à la toute-puissance de son récit, qui en fait, malgré lui, un écrivain ; car il y a telle situation nettement tracée et vivement sentie, dans laquelle on est éloquent à coup sûr.

Mais il ne s'agit pas ici du talent de M. de Balzac. Personne ne le nie ; il a fait *Eugénie Grandet,* il a fait la première partie du *Père Goriot,* il a fait *les Célibataires.* En un mot, il a écrit assez de belles pages pour que, séparées du bagage qui les encombre, ces belles pages obtiennent une grande durée. Il ne s'agit pas de son esprit ; bien peu en ont autant que lui aujourd'hui, et personne n'en a davantage : il s'agit de ce que vous me disiez tout à l'heure, à savoir, s'il n'y avait pas, en effet, en dessous et en dehors du journal et dans une fange verdâtre où ils se cachent à tous les yeux, certains animaux venimeux qui jettent à tout venant leur bave immonde ? Je vous dirai que je l'ignore, mais que cependant la chose est possible ; tous les états de la société sont représentés dans les bagnes de Toulon et de Brest, aussi bien que sur le livre d'or de la Légion d'honneur. Est-ce à dire cependant que le roman et la comédie se puissent occuper de ces vils héros incessamment courbés sous le mépris public ou sous le bâton de l'argousin ? Dans son *Histoire de la Prostitution publique,* M. Parent-Duchatelet, ce savant gentilhomme qui, par charité, a vécu dans les immondices ; ce rigide chrétien de Port-Royal qui toute sa vie a vécu dans les plus mauvais lieux, par vertu ! raconte qu'un jour, afin de compléter son horrible science du vice parisien, on le fit entrer dans une vaste maison ou plutôt dans une horrible fosse d'aisance où, sur une montagne de chiffons ramassés dans toutes les boues du royaume, dormaient pêle-mêle avec des voleurs une centaine de filles de joie. M. Parent-Duchatelet, l'a vu, il le raconte ; il faut le croire. Et cependant parce que la chose existe, est-ce donc à dire que le roman et la comédie, le crochet à la main, se puissent occuper de ce pandemonium grouillant sur ce tas d'immondices ? Non, non, il y a des choses qu'on ne doit pas voir et qui sont à peine permises au philosophe, à peine permises au moraliste, à peine permises au chrétien. Un écrivain n'est pas un chiffonnier, un livre ne se remplit pas comme une hotte. On cache dans les entrailles de la terre les égouts et les sentines ; pourquoi donc voulez-vous les porter dans vos livres, pourquoi donc voudriez-vous faire de la littérature de ce pays un vaste cloaque, où chaque excrément du cœur, où chaque résidu de l'âme humaine serait apporté en triomphe ? C'est une exception que j'exploite, dites-vous ; mais la comédie et le roman ne vivent pas d'exceptions. La nature humaine en fait tous les frais, telle qu'elle est, bonne ou mauvaise. D'ailleurs, où s'arrêtera votre exploitation de l'exception ? Dans quelle mare de sang ? Dans quelle fange ? A quel échafaud ?

Si par hasard, et comme vous paraissez en être sûr, il y a en effet dans la presse

périodique des misérables qui, pour 20 francs qu'on leur jette, déshonorent sans pitié toute une famille, le père, la mère, les enfants, la jeune fille à marier, et si vous daignez vous occuper de ces misérables à cause même de l'étrangeté du fait, vous avilirez même le bâton avec lequel vous frapperez ces épaules flétries, vous tomberez d'exceptions en exceptions, dans les plus abominables excès. Ainsi chaque profession aura pour vous son monstre horrible. Vous trouverez parmi les médecins, le médecin exceptionnel qui fait avorter les femmes enceintes; parmi les notaires, le notaire exceptionnel voleur et faussaire; parmi les juges, le juge prévaricateur qui vend la justice; parmi les prêtres, Mingrat et Contrafatto, qui violent les petits enfants. Juste ciel! parmi les romanciers, vous trouverez le marquis de Sade! Que diriez-vous si celui-là, vous frappant sur l'épaule de sa main souillée, parricide, vous disait en plein boulevard : — *Bonjour, confrère!* Songez donc qu'une fois là, vous n'êtes plus dans la vérité, vous êtes dans le crime; vous n'êtes plus l'historien de la société, vous êtes l'historien du bagne. Quant à la question des petits journaux, si M. de Balzac a cru la traiter, il s'est trompé grossièrement, il a pris la chose beaucoup trop au sérieux, il a traité un coup d'épingle comme on traiterait un coup de poignard. Dans une société ainsi faite, dont la publicité est l'âme et la vie, le petit journal est chose presque nécessaire; il est la piqûre qui excite, il est l'aiguillon qui nous habitue peu à peu aux colères de la tribune et de la presse, il forme l'esprit des hommes politiques, il les habitue à la patience dont ils auront besoin un jour. Le petit journal remplit, dans la société moderne, le même rôle que ces soldats romains placés derrière le char du triomphateur pour lui souffler aux oreilles toutes sortes d'injures pendant que le peuple crie : *vivat!* et afin que le vainqueur ne soit pas étouffé dans la joie du triomphe. Le petit journal sert très-souvent à faire reconnaître les hommes d'un mérite caché; il ne s'attaque qu'aux hommes forts; il s'arrête devant ceux qui succombent, il respecte les morts. Tant pis pour vous, si vous aimez la renommée ou la gloire; il faut bien la payer ce qu'elle vaut.

Plus d'une fois le petit journal, à force d'épigrammes, a popularisé des noms propres, a confirmé des gloires chancelantes. Dans le roman des *Illusions perdues*, M. de Balzac explique très-bien comment le baron Duchâtelet est nommé préfet et conseiller d'État, uniquement pour avoir été attaqué chaque matin en même temps que le roi, M. le dauphin, Mme la duchesse de Berry et M. le président du conseil. Combien de gens que l'épigramme désolait autrefois et qui sont malheureux aujourd'hui parce que l'épigramme les dédaigne! M. de Balzac lui-même se plaignait-il bien fort quand, dans les beaux jours de ce talent qu'il a révélé pour la première fois dans un journal, les petits journaux s'occupaient chaque matin de *sa canne merveilleuse*, quand une femme de beaucoup d'esprit prenait cette canne célèbre pour le titre d'un roman? Il se plaint, dans sa préface, que les journaux laissent en repos les gens qui les attaquent, et il s'en plaint comme d'une grande punition; preuve donc que le silence est plus funeste que l'épigramme, car enfin on ne peut pas chaque matin parler des gens pour les louer.

Donc, n'en croyez pas M. de Balzac lorsqu'il fait du petit journal un monstre abominable, monstre qui écrase, qui tue, qui étouffe. Le petit journal serait bien

malheureux s'il étouffait personne. Au contraire, son intérêt est de laisser vivre ses victimes, afin que chaque jour amène son pain et son épigramme. Que diable, il faudrait y voir clair; vous prenez une épingle pour une massue. Mais ne voilà-t-il pas que moi-même, dans mon enthousiasme pour la presse, je me mets à prendre la défense du petit journal!

Achevons rapidement cette lamentable histoire; aussi bien, ne saurions-nous résister à tout cet ennui. Je suis fatigué à mourir de suivre ce malheureux petit Lucien Chardon dans tous ses désordres. Il attaque, il insulte les uns les autres; il se vend à droite, il se vend à gauche; il déchire à belles dents le livre de son ami d'Arthez; il ne songe qu'à abandonner, pour être comte, cette pauvre et belle Coralie qui l'aime tant et qui pour lui s'est ruinée; l'imbécile, l'insensé, l'ingrat, le mauvais cœur, il ne recule devant aucune honte, devant aucune infamie. Le moyen que je m'intéresse à un être pareil? Cependant le jour de la vengeance arrive : Lucien, perdu de dettes et de débauches, n'a plus, pour se distraire, que le jeu et le vin. Son ancien ami, Michel Chrétien, ce Saint-Just vertueux, ce Danton sans peur et sans reproche (peut-on bien jouer avec des noms pareils!), le rencontre sur le boulevard de Gand et lui crache au visage; Lucien répond à cette insulte par un horrible soufflet. On se bat au pistolet. Michel Chrétien tire trois coups sur Lucien, le premier coup effleure le menton (*menton court, relevé sans brusquerie;* si le menton eût été *relevé,* Lucien avait la mâchoire fracassée); le second coup se perd dans l'habit; le troisième coup, car ce duel est une boucherie, frappe Lucien au sein droit. Lucien tombe, on le ramène mourant chez Coralie, et cette pauvre femme, mourante elle-même, se relève pour lui donner son lit. Alors la misère arrive aussi vite qu'est venue la fortune; le livre de Lucien est publié par des libraires banqueroutiers-frauduleux; il est écrasé par ses camarades; ce titre de comte que demandait Lucien et qu'il espérait tant obtenir est déchiré à son nez par le ministre; il est mis à la porte de ses journaux, et il rentre dans son taudis pour voir mourir Coralie. *Il y avait onze sous sur la cheminée!*

Lucien, pour avoir de quoi enterrer sa maîtresse, écrit sur son cercueil des vers obscènes. Cette belle scène est empruntée au petit journal dont je parlais tout à l'heure; celui qui l'avait écrite le premier était un habile ouvrier en éventails, nommé Raymond Brucker, et il l'avait faite bien plus belle. Je m'en souviens comme si c'était hier. La scène était chaste, honnête, et rudement, c'est-à-dire, naïvement écrite. Le jeune poëte enterrait non pas sa maîtresse, mais sa jeune sœur. Il écrivait, sur ce cercueil acheté à crédit, une chanson à boire, et, à chaque nouveau couplet, il levait d'une main tremblante ce chaste linceul, pour contempler en pleurant les rapides dégradations de la mort. M. de Balzac aurait bien fait de copier ce beau chapitre en entier.

J'oubliais de vous dire que, pour comble de misère, Lucien a tendu la main, qu'il a fait un faux sous le nom de son beau-frère David Séchard, qu'il a vendu tous ses habits; que ce dernier argent, son seul espoir, il l'a perdu au jeu! Alors, dernière ressource, dernière honte, « il vit Bérénice (la servante de Coralie), endimanchée, causant avec un homme sur le boueux boulevard Bonne-Nouvelle, où elle stationnait au coin de la rue de la Lune. »

Bérénice lui jette dans la main les 20 francs qu'elle a gagnés au coin de la borne; avec ces 20 francs il part, il retourne à Angoulême, perdu, déshonoré, sous le poids d'un crime qui peut le mener aux galères; il couche dans une écurie, il marche pendant six jours. A la fin, n'en pouvant plus, il monte derrière une chaise de poste; cette chaise de poste était la chaise de Mme de Bargeton, son ancienne maîtresse, qui voulut lui faire l'aumône d'une place sur le siége de devant; mais Lucien eut encore assez de cœur pour ne pas accepter. L'auteur le laisse donc sur la route, sans souliers, avec *trois francs* dans sa poche et recueilli dans un moulin par la pitié du meunier. Qu'il y reste, qu'il aide à tourner la meule, il est encore trop heureux, ce misérable! de finir comme Plaute a commencé.

Cette histoire lamentable de luxe et d'indigence, de riches habits et de haillons, de festins somptueux et de pain noir, de boudoirs et d'écurie, de duvet et de paille échauffée, vous l'avez déjà deviné, moins la grâce des détails, moins le charme de la narration et la naïveté du style, c'est, à proprement dire, la parabole de l'enfant prodigue. Cette histoire toute remplie d'injures sans contre-poids, de colère haineuse et insensée, c'est aussi la satire de Voltaire, intitulée : *le Pauvre diable,* moins la verve, moins l'esprit, moins le style, la charmante malice et le talent.

Au reste, ce roman des *Illusions perdues* serait écrit même avec l'esprit ordinaire de M. de Balzac, qu'il intéresserait bien peu de lecteurs. Ce roman fabuleux se passe dans un monde inconnu du vulgaire, avec des héros fantastiques, et quand bien même l'auteur serait dans le vrai, son histoire resterait encore entachée de cet ennui des mêmes détails littéraires qui ont tué la dernière comédie de M. Casimir Delavigne : *la Popularité,* et dont *la Métromanie,* ce chef-d'œuvre de Piron, n'est pas exempte. Donc, un pareil livre ne peut intéresser personne, ni les gens qui vivent dans le monde littéraire, ni ceux qui vivent en dehors de ce monde à part. Les uns en savent trop, les autres n'en savent pas assez pour se plaire à de pareils détails. Heureusement, ce livre est du grand nombre de romans qu'on n'a nul regret de ne pas lire, qui paraissent aujourd'hui pour disparaître le lendemain dans un immense oubli. Jamais en effet, et à aucune époque de son talent, la pensée de M. de Balzac n'a été plus diffuse, jamais son invention n'a été plus languissante, jamais son style n'a été plus incorrect, même quand l'illustre romancier n'avait rien à redouter de la critique sérieuse, même quand il était trop inconnu pour être aperçu des petits journaux, même alors que M. Honoré de Balzac n'était encore que M. Horace de Saint-Aubin.

JULES JANIN.

III

MONOGRAPHIE DE LA PRESSE PARISIENNE

PAR M. DE BALZAC[1]

A qui en veut M. de Balzac? il n'a jamais été si bouffi, et si rouge, et si colère; jamais son œil n'a été plus furieux. Où va-t-il? d'où vient-il? et, par grâce et par pitié, quel mal lui a-t-on fait? Vous verrez qu'il aura écrit incognito quelque chef-d'œuvre dont le *Journal des Débats* n'a pas encore parlé; quelque roman intime dont *le Constitutionnel* n'aura pas voulu; quelque physiologie du gant jaune dont se sera moqué *le National;* quelque *Séraphitus* que *la Revue des Deux Mondes* lui aura renvoyé sans le lire, quelque *Mémoire de deux nouvelles mariées* destinées à tuer *la Mathilde* d'Eugène Sue, et dont *la Revue de Paris* aura eu le mauvais goût de priver ses lecteurs. Quoi qu'il en soit, M. de Balzac est bien malade; il ne rit plus, il écume; il ne mordille plus son lecteur, il le mord jusqu'au sang; il ne chatouille plus ces êtres de sa création, il les écorche d'un ongle tant soit peu noir, et qui n'a pas été coupé depuis longtemps. A la vue de cette bonne pauvre créature qui se tord sur son lit de douleur, les plus experts accoucheurs se demandent quel monstre elle veut mettre au monde? Un second *Vautrin* peut-être, ou un second *Quinola*? Dieu nous préserve d'un pareil avortement! mais cependant que la montagne se hâte d'accoucher, et elle verra que la presse parisienne ne lui fera pas défaut.

De toutes les maladies qui s'attachent, dans ce siècle, à la malheureuse carcasse des gens de lettres et des artistes, la maladie la plus triste et la plus incurable, c'est l'orgueil. L'orgueil leur sort par tous les pores: ils en vivent, et surtout ils en crèvent. Le *moi* de ces gens-là s'étend tout aussi loin que la peau d'un mortel peut s'étendre. *Moi, dis-je, et c'est assez!* Je marche, faites-*moi* place. Je parle, écoutez-*moi!* Je dors, regardez-*moi* dormir! Moi, et non pas d'autres. Moi hier, moi aujourd'hui, moi demain, moi toujours, et après moi, moi encore. Je suis celui qu'on suit! Et si, par hasard, pendant que votre paon, juché sur ses deux pieds, fait la roue, vous détournez la tête un seul instant, haro sur vous-même! Malheur à vous! vous voilà... *monographié!*

Et cependant, tout haïssable que soit le *moi* de ces messieurs, et quels que soient les excès d'intempérance et d'orgueil où les pousse cette vilaine passion, j'avoue qu'il est bien difficile de ne pas rire de tant de bonne et franche et

1. Extrait du *Journal des Débats,* du 20 février 1843; article de Jules Janin.

rebondissante vanité. Ces sortes de beaux esprits s'aiment d'un cœur si franc, si naïf, si admirablement bête et superbe, ils se mettent si complaisamment à genoux devant leur ombre, ils disent avec tant de componction : — *Sancte Balzac, ora pro nobis! Saint Balzac, priez pour nous!* qu'en vérité ce serait trop d'honneur leur faire que de les prendre au sérieux.

Mais encore une fois, celui-là, de quoi se plaint-il et d'où vient cette ingratitude effrénée contre la critique, sa mère nourrice? Pendant dix ans de sa jeunesse, il a écrit, sous un faux nom, des romans excentriques dont le quai de la Volaille même ne voulait pas se charger. Ce faux nom, qu'il s'est fabriqué, à l'aide d'un saint et d'une particule, pendant dix ans, personne ne veut le savoir. En vain il se traîne à la suite des romanciers à la mode de chaque semaine, — dans les roses de Ducray-Duménil, — dans les tombeaux d'Anne Radcliffe, — dans les blasphèmes de Pigault-Lebrun, — dans les drôleries de M. Paul de Kock, — voire dans les détails historiques de sir Walter Scott; rien n'y fait, on ne veut pas des romans du sieur Horace de Saint-Aubin ; on n'en veut à aucun prix. L'antichambre même, ce grand dévoreur de livres, n'accepte pas les livres qui sortent de cette fabrique clandestine... Si bien qu'un jour Saint-Aubin redevint tout à fait M. Honoré Balzac. Saint-Aubin ne fit plus de livres; mais en revanche Honoré Balzac eut l'adresse d'intercaler dans un journal (que disons-nous? dans une Revue !) un innocent petit conte de sa façon. Et voyez la méchanceté de la presse parisienne ! ce petit conte, qui était charmant, *l'Enfant maudit* rendit à son auteur le plus grand service qu'on pouvait lui rendre. Il plongea le sieur Horace de Saint-Aubin dans un néant, dont rien n'a pu le faire sortir, pas même la reconnaissance posthume de M. de Balzac, et en même temps il mit à la mode le nom nouveau de Balzac. Balzac ! Aussitôt la publicité s'empare de ce nom glorieux; elle le suit, pas à pas, dans son sillon de vapeurs, d'insomnies et d'attaques de nerfs; elle lui accorde l'auréole populaire. — La critique contemporaine fait de ce nouveau venu son enfant bien-aimé; elle raconte à qui veut l'entendre les *scènes de la vie parisienne* et *les scènes de la vie privée;* elle annonce dans le domaine du roman et de l'amour l'introduction authentique de la *Femme de trente ans.* — Tu es notre Christophe Colomb et notre Améric Vespuce ! s'écrient en chœur les femmes de 1804. Tu es notre sauveur et notre bien-aimé ! Pour toi et pour toi seul, nous avons mis en réserve, non pas nos premiers, mais, comme tu l'expliques très-bien, nos plus sincères serments d'amour ! Gloire à toi, Honoré ! Gloire à toi, Horace! Gloire et bonheur ! Nous avons été exhumées par ton génie, nous serons reconnaissantes; nous rendrons la pareille à ton génie, quand lui et nous nous aurons attrapé la cinquantième année. — Dans vingt ans, Honoré! — Dans un siècle, mes almées, et mes réjouies, mes potelées que vous êtes, répétait M. de Balzac.

Voilà comment elles et lui, elles ces femmes de trente ans, lui le bel esprit sur le retour, ils devaient s'entendre à merveille. Quoi d'étonnant? Ils avaient eu le même point de départ : une jeunesse mal dépensée, une âme incomprise, le dédain des hommes et des lecteurs; et tout d'un coup ces pauvres femmes étaient rendues au monde par ce pauvre écrivain; ils devaient faucher en même

temps, chacune et chacun de son côté, le regain de la jeunesse. Douces fleurs foulées aux pieds par les passants, et maintenant cueillies avec tant d'empressement et de respect! Certes ce moment-là fut beau dans la vie de M. de Balzac et dans l'histoire des femmes de trente ans. Il s'enivra tout à l'aise de cette gloire inespérée; elles s'abandonnèrent avec rage aux joies inattendues de cette jeunesse rétrospective. Lui, il alla se montrer à tous les potentats de l'Europe, il épuisa la coupe de l'adoration et de la louange; elles, elles étonnèrent le monde par la grâce de leurs folles passions, par la tristesse ineffable de leurs cœurs, par les divines tortures que leur âme avait peine à contenir. D'un bout de l'Europe à l'autre, elles criaient, ces femmes incomprises : Balzac! Balzac! Balzac! à ce point que, si vous vouliez causer une vive joie aux jeunes filles assez malheureuses pour n'avoir que seize ans à peine comptés, mon Dieu! rien n'était plus facile, c'était de les traiter tout à fait comme on ne traitait plus (avant M. de Balzac) les femmes de trente ans.

Tel était ce grand succès que personne n'a contesté, et dont s'est amusé la génération tout entière qui a précédé la Révolution de juillet. Mais, encore une fois, où est le crime de la presse envers la gloire de M. de Balzac? La presse ne l'a-t-elle pas assez entouré d'admiration et de louanges? A-t-elle suivi ses *longs travaux* avec assez de sollicitude? Lui a-t-elle passé assez de fantaisies burlesques? *La Physiologie du mariage,* par exemple, et tant de petits contes incomplets, inachevés, précieux, restés à l'état d'embryon, dont l'Europe moderne ne saura jamais le dénoûment; tant pis pour l'Europe moderne, l'ingrate et l'inhabile, qui n'a pas su donner à M. de Balzac la position de M. de Talleyrand, de M. Guizot ou de M. de Metternich.

Mais qu'y faire? la Révolution de juillet a coupé en deux cette renommée qui menaçait de tout envahir. La France, toute disposée qu'elle était à se faire dire jusqu'à la fin des fins l'histoire de Mme de Beauséant ou de Mme de Nucingen, et l'histoire de l'immortel Desplein, a eu le mauvais goût de s'inquiéter des destinées nouvelles qu'une révolution lui avait faites. O malheur! les romans de M. de Balzac ont été négligés pour la politique; en même temps, les femmes de M. de Balzac, ces pâles et frêles grandes dames, tombées tout d'un coup de leur trône et de leur prie-Dieu, et dépouillées de leurs prestiges, ont paru d'un jour à l'autre horriblement vieillies. Que de cheveux blancs sur ces têtes si noires encore? Que de sourires ébréchés parmi ces sourires qui s'étaient faits si tendres! — Eh quoi! disaient-elles à M. de Balzac, il n'y a pas trois ans que nous avions trente ans à peine, et voici que déjà nous en avons plus de quarante! O notre sauveur! ô notre frère! ô notre Honoré Balzac de Balzac, venez à notre aide, sauvez-nous, nous périssons! — A quoi M. de Balzac répondit par un coup de tonnerre et par un coup de maître. Il compléta la découverte de son archipel poétique, il inventa la femme de quarante ans!

Oui, mais dans ce nouveau domaine qu'il venait d'ajouter à son domaine trentenaire, pas une des femmes qu'il avait inventées ne voulut suivre M. de Balzac. Quarante ans! c'était le monde impossible, et cependant de l'autre côté de l'horizon s'avançait toute bondissante dans le feu de la jeunesse, toute écla-

tante d'esprit, de grâce, de paradoxe et d'amour, la phalange toute-puissante des femmes de George Sand. Ce fut là un grand malheur pour M. de Balzac ! mais déjà c'en était fait, le coup était porté, les femmes de George Sand sont lâchées dans le monde, et déjà, parmi les femmes de trente ans, c'est un sauve-qui-peut général. Trente ans ! fi donc, s'écrièrent les nouvelles venues en montrant l'émail de leurs trente-deux dents bien rangées par ordre de bataille, trente ans ! nous n'en voulons pas, ni nos amants n'en veulent pas. Vingt ans, à la bonne heure, mais rien de plus, non, pas même une heure de plus, quand cette heure de plus devrait sonner un rendez-vous d'amour. Et les voilà jetant le défi, l'ironie, le mépris, l'outrage, le dédain, et qui plus est la pitié aux femmes surannées de M. de Balzac. Vous savez les noms des jeunes femmes de George Sand : Indiana, Valentine, Lélia, Geneviève, Fernande, Quintilia, Aldini, Lavinia, Edmée, enfin ; et les autres, robustes courages, nobles cœurs, ambitions viriles, sincères amours, et au-dessus de ces courages, de ces amours, la santé, la force, la jeunesse, la jeunesse, et toujours la jeunesse. Aussi voyez comme elles se défendent, comme elles vivent ; avec quelle énergie elles affrontent les périls et les orages ! Voilà des êtres vivants ! voilà des passions en chair et en os ! Comparées à cette phalange d'esprits charmants et rebelles, les femmes de M. de Balzac n'étaient plus que des figures de cire, de vieilles marchandes de modes de la rue Vivienne, fardées, plâtrées, musquées, ratatinées, enveloppées dans de vieux falbalas de l'autre semaine, les cendres d'une flamme éteinte, les ossements d'un sépulcre blanchi ! Voilà ce qui a porté le coup de grâce au roman de M. de Balzac ; voilà ce qui a donné à ses fictions les plus alertes, à ses créations les plus vives, cet aspect terne et maladif ; et la chose est facile à expliquer : la femme de M. de Balzac vit surtout dans un monde de convention ; celle de George Sand dans la réalité la plus vraie ; l'une est corsée, arrangée et attifée dès le matin ; elle exhale une abominable odeur d'ambre et de patchouli ; l'autre (il faut le dire) ne se lave que les jours de pluie et d'orage ; fouillez dans sa poche gauche, vous y trouverez un morceau de pain bis et un ognon à moitié coupé d'un coup de dent ; celle-ci vit couchée dans son lit, ou bien étendue sur sa chaise-longue ; celle-là est toujours par monts et par vaux, menant au hasard les passions de sa tête et de son cœur... si bien que pour adorer à la fois ces nonchalantes et ces actives, ces coquettes émérites et ces écervelées de vingt ans, il eût fallu être quelque Lauzun fabuleux du Versailles de Louis XV ; mais, hélas ! notre malheureux siècle tout occupé d'agio, de vapeur, de sucre de betterave, d'esclaves à vendre ou à délivrer, de religions à sauver ou à défendre, n'a pas le temps d'aimer tant de femmes à la fois ; il choisit pour les aimer, en courant, les premières femmes qui se présentent ; aujourd'hui les vieilles femmes de M. de Balzac, le lendemain les écervelées de George Sand, sauf à s'arrêter en chemin aux comtesses de M. Frédéric Soulié, aux marquises de M. Eugène Sue, aux bourgeoises de M. Paul de Kock, car le soleil et le roman brillent à la fois pour chacune et pour tous.

Donc, encore une fois, si M. de Balzac se plaint en son patois que, lui et ses femmes, ils n'aient vécu que ce que vivent les roses, ce n'est pas à la presse pa-

risienne qu'il doit s'en prendre; qu'il s'en prenne aux derniers venus dans la carrière qu'il a suivie, qu'il s'en prenne aux caprices du lecteur, qu'il s'en prenne surtout à lui-même, pour avoir abusé, au delà de toute mesure, de la faveur populaire! Eh quoi! M. de Balzac ne se rappelle donc pas cette immense quantité de contes grands et petits jetés dans le même moule, étroits, mesquins, étriqués, sans conclusion? M. de Balzac ne se rappelle donc pas tant de volumes in-octavo, publiés sous son nom avec si peu de vergogne, que, pour lire un demi-volume nouveau, il fallait acheter, pour la seconde et pour la troisième fois, de vieux récits que déjà l'on savait par cœur? M. de Balzac ne se rappelle donc pas tant de romans commencés ici, terminés là-bas, qui ont passé d'un journal à un autre journal, si bien que, pour suivre la fiction depuis la première ligne jusqu'à la dernière, il fallait passer à travers toutes les nuances de la politique de chaque jour? Comment aussi M. de Balzac ignore-t-il qu'à force de mettre en scène les mêmes noms, les mêmes femmes, les mêmes hommes, les mêmes lieux, il a fini par faire de ce rendez-vous de romans, qu'il appelle emphatiquement — *son œuvre!* un labyrinthe inextricable, dans lequel, avec la plus vive intelligence et la plus ferme volonté, il est impossible de se retrouver et de se reconnaître. Vous appelez cela modestement : *la Comédie humaine.* A la bonne heure; mais au moins eût-il fallu prendre le soin de désigner en tête de votre comédie tant de personnages divers dont vous avez pris si peu de souci, que tel homme que vous avez fait mourir d'un coup d'épée au vingtième acte de ladite comédie, reparaît plus vivant que jamais cinquante actes plus loin; le lecteur ébouriffé se frotte les yeux et se demande si c'est lui qui est fou ou le Molière du XIXe siècle.

Non, non, si vous avez perdu votre plus grand charme, l'art du détail, ne vous en prenez pas à la critique, prenez-vous-en à vous-même, qui à force de descriptions minutieuses et laborieuses, avez fini par ne plus trouver rien à décrire. Non, non, si vos contes n'ont plus l'intérêt qui les faisait vivre, ce n'est pas la faute du *Courrier Français,* du *Messager des Chambres,* ou de la *Gazette de France,* c'est votre faute, à vous qui, sous prétexte de donner l'unité à cette masse compacte de papier imprimé, tournez incessamment dans le même cercle d'aventures vulgaires et triviales. Non, non, si votre nom n'est guère plus qu'un vain joujou de *prospectus,* n'accusez ni *le National,* ni *la Quotidienne,* ni la *Gazette des Tribunaux,* ni *l'Entr'acte,* ni le *Journal des Villes et des Campagnes;* n'accusez que vous, qui vous êtes abandonné, sans respect pour votre rare esprit, à toutes sortes de paradoxes de mauvais goût; qui, de votre autorité privée, vous êtes nommé un beau matin le *maréchal de France de la littérature,* accordant à peine à vos confrères l'humble grade de caporal à votre suite; vous qui, pour ne pas rester purement et simplement un romancier, avez bourré vos livres de toutes sortes de visions copiées dans les livres des économistes de France, des politiques de Prague, ou des illuminés de l'Allemagne. En tout ceci, encore une fois, le journal n'a que faire, et c'est à tort que vous le citez à la barre de votre esprit fatigué. Au contraire, le journal a été pour M. de Balzac plein de bonté, de charité, de bonhomie! oui, de bonhomie! Eh donc! puisqu'en-

fin nous récapitulons vos droits à dire tant d'injures à la presse de ce pays, tant de plates et sottes injures ; le jour où vous avez pris la poste pour aller au secours de cet abominable Peytel, le jour où vous avez tenté de donner ce niais démenti à tout un jury convaincu de la vérité de sa sentence, le jour où vous avez voulu nous persuader que ce misérable et lâche meurtrier d'une femme, le plus vil et le plus effronté des assassins, était tombé la victime des jurés de ce pays, ce jour-là, la presse, si elle eût fait son devoir, aurait dû crier : *Haro !* sur le romancier imprudent et malhabile, qui ose appliquer à quelque chose de si sérieux et de si formidable les ressources de ses petites fictions miellées, de ses inventions à l'eau de rose, de ses paradoxes de boudoir. Oh ! la maladresse et la misère ! parmi tant de héros, aller chercher dans son infamie et dans son crime cet abominable Peytel !

Et ces deux circonstances de votre vie littéraire, circonstances qui auraient perdu tout homme sérieux, ces deux folies nauséabondes de la Porte-Saint-Martin et de l'Odéon, est-ce aussi la *presse parisienne* qui vous les a conseillées? Vautrin ! la copie débraillée et sans esprit de Robert-Macaire ! Quinola, l'ombre déguenillée de Vautrin ! Celui-ci mourant sous les sifflets dès le premier jour, et entraînant le théâtre dans sa chute ; celui-là ricanant dans le désert ! Où est en ceci le crime de la presse? Où est le crime de la critique? Où est le blasphème du feuilleton? Je vais vous dire où est le crime : la presse n'a pas fait son devoir à propos de Peytel, non plus qu'à propos de Vautrin et de Quinola. La presse a traité le défenseur officieux de ces trois bandits comme un homme sans portée à qui il fallait pardonner beaucoup, parce qu'il avait beaucoup écrit. La presse a parlé avec dédain, mais sans colère, de ces trois grands crimes contre la justice de Dieu et des hommes, contre l'art, le goût et le bon sens. Tenez, monsieur, vous aurez beau faire, vous aurez beau vous perdre à plaisir, vous aurez beau écrire l'histoire de votre *grand homme en province,* l'histoire de ce malheureux écrivain de vingt-cinq ans qui finit par aller au bagne pour avoir écrit quelques articles dans un journal, vous aurez beau formuler toutes sortes de monographies et de physiologies, contre cette force dont le dédain vous protége, la presse, poussée à bout, vous donnera encore une preuve de sa justice et de son bon goût ; quoi que vous fassiez, elle n'oubliera jamais que vous avez été pendant trois ans le plus charmant amuseur de ce temps-ci, et qu'en fin de compte, malgré vous-même, et en dépit de l'affreux bagage de papier imprimé qui porte votre nom, vous avez été et vous resterez l'auteur d'*Eugénie Grandet* et de *la Recherche de l'absolu.*

Quant à cette *monographie de la presse parisienne,* on me l'a remise tantôt avec cette lettre : *Tu dors, Brutus !* Et j'avoue qu'en vérité mieux eût valu dormir que de perdre une heure à cette insipide et nauséabonde lecture. Cela commence par un mot de la fabrique de M. de Balzac. Il ne veut plus qu'on dise *un homme de lettres,* il veut qu'on dise *un gendelettre.* M. de Balzac *gendelettre,* maréchal *gendelettre* ! A entendre M. de Balzac, le *gendelettre* se partage en plusieurs divisions et subdivisions. 1° *Le publiciste. C'est un homme occupé des bâtons flottants de la publicité.* Le publiciste n'a pas d'autre occupation que de

gratter les boutons du corps politique ; de ce *bouton, il tire un livre qui est une mystification.* Après le publiciste, qui était autrefois *le pasteur des idées, vous avez le directeur-rédacteur-en-chef-propriétaire-gérant.* Celui-là est un *homme énorme qui devient quelquefois préfet, receveur général,* ou *directeur de théâtre ;* il est *le portier de la gloire, le trompette de la spéculation,* et *le Bonneau de l'électorat.* C'est un homme qui se remue *par une danseuse, par une cantatrice* ou *par une actrice ;* c'est, en un mot, une façon de chef de brigands qui a sous lui d'autres brigands que voici :

1° Le *premier pas,* autrement dit le premier *ténor.* — A écrire des premiers-Paris, *il est impossible qu'un homme ne se fausse pas l'esprit et ne devienne pas médiocre ;* — aussi sont-ils *médiocres de naissance ;* — pour écrire des premiers-Paris, *le style serait un malheur.* — Pour être premier-Paris, il faut savoir *parler le jésuite* de la feuille publique ; — avant tout pour faire votre chemin, — *faites marcher vos idées sur des béquilles ;* — ceux qui font ce métier-là *s'avouent corrompus comme des diplomates, ils ont pour retraite l'Académie des inscriptions et belles-lettres, quelques bibliothèques,* voire *les archives.*

Après le premier-Paris, arrive un autre *gendelettre* nommé le *fait-Paris ;* puis les *camarillistes,* d'autres bandits chargés de défigurer les discours de messieurs les orateurs de la Chambre des députés, puis l'*homme politique* du journal, un homme qui n'a pas deux idées ; vous en feriez un sous-chef, *il serait incapable d'administrer le balayage public ;* — donc, *plus un homme est nul,* meilleur il est pour *devenir le Grand Lama d'un journal ;* — du reste, rien n'est plus facile à expliquer que la politique : — *c'est un jeu de quilles !* ainsi vous avez les quilles de la cour, la quille Salvandy, Montalivet, de Broglie, — la quille Billault, Jaubert et Remusat.

Outre son homme politique, le journal a ses *attachés.* Les attachés du parti républicain sont surveillés de très-près. Un jour deux républicains se rencontrent, l'un d'eux dit à l'autre : *Tu t'es vendu ! on t'a trouvé engraissé !* D'où il suit que tout journal qui saura son métier n'aura que des *attachés* d'une entière maigreur, sinon votre attaché ne sera qu'un *attaché-détaché ;* — c'est-à-dire une espèce d'espion à gages qui, la plupart du temps, est professeur de rhétorique ou de philosophie. Celui-là *dîne à toutes les tables,* il se charge *d'attaquer les hommes politiques, il va et vient dans les journaux comme un chien qui cherche son maître,* et quand il a bien mordu, il devient professeur *d'une science fantastique, secrétaire particulier de quelque cabinet, consul général.* Si vous saviez combien d'honnêtes gens M. de Balzac attaque sous cette rubrique, et sans avoir l'air d'y songer !

De là vous passez au *gendelettre à brochures.* Dans *la monographie brochure,* M. de Balzac n'estime que le pamphlet. Lisez ce petit passage avec soin, et vous verrez : 1° que le pamphlet est le chef-d'œuvre du genre ; 2° que M. de Balzac est le seul homme au monde qui soit digne d'être un pamphlétaire. M. l'abbé de Lamennais ne sait pas parler *aux prolétaires,* il n'est pas assez *Spartacus,* pas assez *Marat,* pas assez *Calvin ;* en un mot, il ne sait pas *monter à l'assaut de l'ignoble bourgeoisie à qui le pouvoir est échu.* M. de Cormenin est *flandreux, il*

n'a pas l'allure à la Figaro de Courier, il n'est pas agile. *Courier est resté comme monument littéraire* plus *que comme pamphlet;* en résumé il n'y a que M. de Balzac qui ait *l'allure de Figaro,* lui seul il pouvait vous montrer comment *le pamphlet est la vengeance à l'état de boulet de canon;* témoin le pamphlet in-32 qu'il publiait tous les mois, il y a déjà trois années, un si terrible boulet de canon (*Canon-Figaro*), qu'au bout de cinq ou six numéros le pamphlet de M. de Balzac s'éteignit dans l'ennui et dans le dédain public, au beau milieu d'une nouvelle extraordinaire de sa composition intitulée *Z. Marcas.*

Vient ensuite le gendelettre vulgarisateur. Celui-là invente l'Allemagne : on le fait professeur au Collége de France, il marche à la tête de la phalange des *Rienologues;* il est le roi tout-puissant à la Sorbonne, ces gens-là sont les *parasites cutanés* de la France. Le Rienologue est ordinairement *monobile,* et *comme l'intelligence manque essentiellement à la bourgeoisie, la bourgeoisie en raffole.* Le monobile devient directeur de canaux, de chemins de fer, défenseur des nègres, ou bien avocat de l'esclavage, en un mot, le *Rienologue* est un homme important, tout aussi bien que le *gendelettre à convictions* qui se réserve le conseil d'État, et le gendelettre incrédule qui devient maître des requêtes ou directeur des îles Marquises. Que de bave, que d'insultes! Et savez-vous à qui s'adressent tous ces reproches de vénalité, d'usurpation, de places volées? Aux hommes les plus honorables de la presse, aux plumes les plus élégantes, aux esprits les plus clairs, les plus justes, les plus ingénieux de ce temps-ci. Car ils y sont tous les uns et les autres, et sous cette bave transparente il est facile de les reconnaître : M. Dubois, M. Mignet, M. de Salvandy, M. Cousin, M. Guizot, M. Saint-Marc Girardin, M. de Sacy, M. Jouffroy, mort à la peine. En un mot, pas un de vous n'est oublié dans ces spirituelles et bienveillantes allusions, vous tous nos amis et nos confrères de tous les partis, qui avez porté toute la chaleur du jour : Loëve Weimars, consul à Bagdad; Edgard Quinet, professeur au Collége de France; Sainte-Beuve, le poëte, le romancier, l'historien de Port-Royal, l'habile et fin critique, qui a fondé toute une école, Planche lui-même, retiré sous sa tente et qui ne demande qu'à être oublié, comme il oublie M. de Balzac et ses œuvres, et Philarète Chasles, devenu, à force de travail, professeur de littérature étrangère; et Becquet lui-même, mort si jeune, qui attrape sa petite part de l'insulte publique, comme s'il avait lu jamais une ligne, une seule ligne de M. de Balzac! et Berlioz lui-même, Berlioz, qui ne se doute guère de tant d'honneur; comme aussi, ni M. Michel Chevalier, et les autres philosophes de la presse, ne sont oubliés dans ce sauve-qui-peut général d'un homme qui trouverait difficilement un imprimeur aujourd'hui, s'il n'y avait pas, à côté de son libraire, un journal complaisant pour publier, à frais communs, les restes lamentables d'une imagination aux abois et d'un style abâtardi.

Peut-être faisons-nous là trop de bruit de quelques pages sans valeur et sans portée; peut-être eût-il mieux valu laisser en repos ce digne homme chagrin et mécontent, à qui toute justice a été faite. C'eût été là, en effet, une bonne vengeance de le laisser tête à tête avec ses chefs-d'œuvre d'autrefois, comme une vieille coquette qui n'a d'autre joie que de contempler les portraits de ses

amants passés, et de relire de vieux billets doux dont rien n'est resté qu'une vieille odeur d'ambre et de moisi. Je sais très-bien, à tout prendre, que ces violences inexplicables n'ont pas plus de valeur que telle injure d'un journal écrit pour les estaminets, que pas un honnête homme ne pourrait lire, et auquel on rougirait de répondre ; mais à la fin, cela vous lasse de voir traiter à tout propos, dans les romans, dans les préfaces, dans les notes d'un livre, dans les physiologies, dans les monographies, dans les dédicaces du même auteur avec tant de mépris et de sans-gêne, une noble profession, difficile et périlleuse entre toutes, par laquelle ont passé tous les hommes de quelque valeur ; une profession éloquente, qui tient de si près aux hommes, aux affaires et aux intérêts de *cette ignoble bourgeoisie,* pour parler comme M. de Balzac. Cela vous indigne, à la fin, d'assister à ce perpétuel dénigrement d'un art qui a été tenu à honneur par les plus grands politiques de ce siècle et du siècle passé, dont Mirabeau s'honorait, dont M. de Chateaubriand était fier.

Cela fait peine de voir traîner dans cette boue et dans ces accusations de vol, de plagiat, de lâcheté, de vénalité, de mensonge, de calomnie, les intelligences les plus vives, les plus avancées, les plus sérieuses; et voilà pourquoi nous avons surmonté encore une fois notre répugnance à poursuivre ces monographies et à répondre au monographiste. Eh quoi ! cet homme, à qui nous avons reconnu tant d'esprit à tant de reprises différentes, vit du journal, et même d'une foule de journaux ; il n'eût jamais vécu sans le journal ; il a été directeur-rédacteur-en-chef-gérant-ténor-maître-Jacques-camarilliste-premier-Paris-fait-Paris-faiseur-d'article-de-fond-maître-Jacques-marchand-de-canards-camarilliste-homme-politique-attaché-attaché-détaché-politique-à-brochures-pamphlétaire-traducteur-critique-blond-grand-critique-euphuiste-prosateur-farceur-universitaire-mondain-thuriféraire-exécuteur-bravo-guerillero-pêcheur à la ligne-blagueur, et même, ce qui est plus grave, banquier d'un journal dont il était ainsi le seul, unique et perpétuel gendelettre ; ce journal si bien administré, si admirablement rédigé, si habilement conduit, si admirablement écrit, et signé par un si grand nom, n'a pas vécu six mois; et maintenant ce journaliste, le plus impuissant, le plus maladroit et le plus dénigrant des journalistes, viendrait, de gaieté de cœur, accabler de ses injures ceux dont il n'a pu se maintenir le confrère ; il pourrait leur dire impunément : Vous êtes tous des voleurs, des menteurs, des imbéciles, des universitaires, des farceurs, des marquis de Tuffières et des blagueurs ; vous êtes laids, vous êtes vieux, vous êtes mal peignés, vous avez de faux toupets, vous êtes des bohémiens, vous êtes d'*ignobles* bourgeois ; il pourrait les dénoncer dans leurs travaux passés, dans leurs travaux à venir, dans leur position présente; et le pamphlet de cet homme passerait sans examen, sans critique, sans réponse ! Véritablement la chose serait trop facile et trop commode ; à ce compte-là, ce serait pousser trop loin les priviléges du *gendelettre, — rienologue, — faiseur de tartines, — guerillero et négateur.* J. J.

IV

COMMENT ON PAYE SES DETTES

QUAND ON A DU GÉNIE[1]

L'anecdote suivante m'a été contée avec prière de n'en parler à personne; c'est pour cela que je veux la raconter à tout le monde.

. . . . . Il était triste, à en juger par ses sourcils froncés, sa large bouche moins distendue et moins lippe qu'à l'ordinaire, et la manière entrecoupée de brusques pauses dont il arpentait le double passage de l'Opéra. Il était triste.

C'était bien lui, la plus forte tête commerciale et littéraire du XIXe siècle; lui, le cerveau poétique tapissé de chiffres comme le cabinet d'un financier, c'était bien lui, l'homme aux faillites mythologiques, aux entreprises hyperboliques et fantasmagoriques dont il oublie toujours d'allumer la lanterne; le grand pourchasseur de rêves, sans cesse à la *recherche de l'absolu,* lui le personnage le plus cocasse, le plus intéressant et le plus vaniteux des personnages de la *Comédie humaine,* lui, cet original aussi insupportable dans la vie que délicieux dans ses écrits, ce gros enfant bouffi de génie et de vanité, qui a tant de qualités et tant de travers que l'on hésite à retrancher les uns de peur de perdre les autres, et de gâter ainsi cette incorrigible et fatale monstruosité!

Qu'avait-il donc à être si noir, le grand homme! pour marcher ainsi le menton sur la bedaine, et contraindre son front plissé à se faire *Peau de chagrin?*

Rêvait-il ananas à quatre sous, pont suspendu en fil de liane, villa sans escaliers avec des boudoirs tendus en mousseline? Quelque princesse, approchant de la quarantaine, lui avait-elle jeté une de ces œillades profondes que la beauté doit au génie? ou son cerveau, gros de quelque machine industrielle, était-il tenaillé par toutes les *souffrances d'un inventeur?*

Non, hélas! non; la tristesse du grand homme était une tristesse vulgaire, terre à terre, ignoble, honteuse et ridicule; il se trouvait dans ce cas mortifiant que nous connaissons tous, où chaque minute qui s'envole emporte sur ses ailes une chance de salut; où, l'œil fixé sur l'horloge, le génie de l'invention sent la nécessité de doubler, tripler, décupler ses forces dans la proportion du temps qui diminue, et de la vitesse approchante de l'heure fatale. L'illustre auteur de la théorie de la lettre de change avait le lendemain un billet de douze cents francs à payer et la soirée était fort avancée.

En ces sortes de cas, il arrive parfois que pressé, accablé, pétri, écrasé sous le

1. Article de Charles Baudelaire, retrouvé depuis la publication de ses œuvres; extrait de *l'Écho des théâtres* du 25 août 1846.

Quantin imprimeur
7, Rue Saint-Benoît, 7 à Paris